





13

DU
TRAITEMENT INTELLIGENT
DE LA FOLIE.

DU
TRAITEMENT INTELLIGENT
DE LA FOLIE

ET

APPLICATION DE QUELQUES UNS DE SES PRINCIPES

A LA RÉFORME DES CRIMINELS.

- 1^{re} FACE DE L'ENTENDEMENT HUMAIN : **Les penchants inférieurs ;**
2^{re} FACE DE L'ENTENDEMENT HUMAIN : **Les sentiments moraux ;**
3^{re} FACE DE L'ENTENDEMENT HUMAIN : **Les facultés intellectuelles et perceptives ;**

PAR LE DOCTEUR

FÉLIX VOISIN,

Médecin en chef des aliénés de l'hospice de Bicêtre (première section),
membre de la Légion-d'Honneur, etc., etc.

Lu à l'Académie royale de médecine.



A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Rue de l'École-de-Médecine, 17;

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1847.

AVANT-PROPOS.

Ce travail n'est le point le produit de l'imagination, il est le résultat de vingt-cinq années d'études bien sévères et bien consciencieuses. Et si on veut se donner la peine de le lire avec quelque attention, on ne le prendra point, je l'espère, pour un discours philosophico-littéraire. Je n'aime pas les choses vagues ou, ce qui est à peu près identique, des hiaïseries habillées d'un beau style. D'ailleurs je ne suis point un écrivain; le terrain sur lequel je me place est positif, matériel, invariable comme celui de la nature même. Je le dis sans la moindre hésitation, mon travail restera inattaquable et bravera les efforts de la critique tant que le

sol sur lequel je l'ai bâti ne sera point autre que ce qu'il est, tant que l'organisation de l'homme restera ce qu'elle est et que le monde extérieur qui l'influence et la modifie ne sera pas changé. C'est l'homme tout entier que je viens formuler sous les trois grandes faces de sa nature éternelle. La médecine mentale ne peut trouver ailleurs ses points de départ et d'appui.

Je soutiens que le traitement de la folie ne sera intelligemment ordonné que lorsque l'on connaîtra parfaitement bien dans leur état normal les facultés instinctives, morales, intellectuelles et perceptives qui dessinent et qui forment par leur ensemble la spécialité de notre brillante existence.

Qu'on ouvre les ouvrages de mes prédécesseurs sur l'aliénation mentale, et on verra si, malgré les excellentes choses qu'on y trouve, les premières considérations que je livre aujourd'hui à la presse médicale ne présentent à tous l'avantage d'asseoir la thérapeu-

tique sur la constitution même de l'humanité. Voilà ce qu'il y a de nouveau dans mon traitement intelligent de la folie. J'asseois la science sur sa véritable base, sur le cerveau, instrument de l'âme, condition organique indispensable à la manifestation de tous ses pouvoirs. Je ne sors point des sphères propres de son activité; je me tiens renfermé dans ce cercle au-delà duquel on ne peut trouver que du vide ou ne faire que du pathos, et je voudrais y faire entrer mes confrères.

Je viens populariser la doctrine de mes maîtres sur cet organe important, dont il convient enfin de faire apprécier les forces diverses, les forces radicales, les forces innées; je viens en déployer toutes les surfaces sensibles; et en raison de la merveilleuse adaptation de notre être avec tous les objets du dehors, je viens indiquer par quels moyens extérieurs on peut toucher, soulever sa substance ou modifier et harmoniser son action.

Je ne veux donc pas, comme on le voit par ces

expressions si simples et si naturelles, me perdre dans les nuages de la spéculation ou dans les rabâchages innocents et fleuris des discours philosophico-métaphysico-littéraires. Je marche tout bonnement terre à terre. Je rassemble des faits, je les rapproche, je les compare, j'en déduis les conséquences. Et, comme un homme de courage et de bonne foi qui croit dire des choses utiles, je viens, en définitive, livrer avec bonheur et respect les produits de ma tête au jugement impartial de mes contemporains.

DU

TRAITEMENT INTELLIGENT

DE LA FOLIE.

S'il est utile en pathologie générale d'étudier la santé avant la maladie, il est également indispensable en pathologie mentale d'étudier la raison avant la folie.

P. JOLY.

**Première face de l'entendement humain.
Les penchans inférieurs.**

Messieurs,

Dans un moment où les différents gouvernements d'Europe s'occupent avec tant de sollicitude des aliénés et des criminels; dans un moment où je vois de tous côtés construire en leur faveur des asiles, où l'on s'efforce de rendre les uns à la raison et les autres à la vertu, comme médecin et comme homme qui depuis longtemps déjà s'est appliqué à étudier ces deux classes de malheureux, je sollicite

l'honneur de vous présenter quelques considérations qui me paraissent utiles pour le but qu'on se propose d'atteindre.

Quelle haute et belle mission que celle de guérir des aliénés et d'ennoblir des criminels !

Les observations que je vous sou mets aujourd'hui sont particulièrement applicables à l'étude et au traitement des maladies mentales ; néanmoins vous ne tarderez point à remarquer qu'elles se rattachent par un grand nombre de points à l'étude et au traitement des hommes que la société a rejetés de son sein , et qu'elle ne désespère pas d'y faire rentrer un jour.

Ces rapprochements d'ailleurs sont inévitables et ne sauraient vous étonner. L'homme , vous le savez , ne peut jamais être séparé de l'homme , et soit que l'on parle des idiots ou des hommes de génie , soit qu'il s'agisse de la foule ordinaire , insignifiante et tranquille de l'espèce humaine , ou que l'attention s'arrête sur les têtes passionnées qui figurent dans ses rangs et qui sont souvent aussi près de la folie que du crime et de la vertu , toujours est-il que , sauf quelques différences plus ou moins sensibles , nous tenons à eux tous par un ou plusieurs points de l'âme humaine.

En effet, quels qu'aient pu être envers nous les dons du créateur, quelque favorables qu'aient pu être les choses du dehors à notre évolution instinctive, intellectuelle et morale, il faut reconnaître un fait général incontestable, c'est que, eu égard aux inégalités de la nature dans la répartition de nos facultés, eu égard à la diversité des circonstances extérieures qui entravent ou facilitent le développement de ces mêmes facultés, et eu égard au mode exclusif et tronqué de notre existence qui en est la conséquence immédiate, nous ne pouvons nous séparer de nos semblables sans perdre un moyen précieux d'instruction, sans laisser échapper l'occasion de nous compléter nous-mêmes. Oui, messieurs, il ne suffit pas de nous recueillir isolément et de descendre dans nous pour analyser les pouvoirs de l'humanité; il faut aussi étudier nos semblables et descendre dans eux-mêmes, si nous voulons que l'homme tout entier se révèle à l'homme. Ce n'est qu'à l'aide des faces diverses qu'ils présentent avec nous dans le tableau du monde qu'il nous est possible d'arriver à posséder la clef de tous les mouvements du cœur humain. Aucun homme ne peut se donner comme

représentant à lui seul l'humanité tout entière.

Le médecin qui veut s'occuper avec fruit du traitement des maladies mentales doit donc commencer par étudier la nature humaine, non seulement dans lui-même, mais autant que possible dans tous ses semblables. C'est lui surtout qui ne doit rester étranger à aucune des choses de l'humanité, et c'est ici justement que le défaut des bonnes études spéciales sur ce sujet se fait généralement sentir. Je ne saurais trop insister sur ce point, messieurs; car plus le traitement des maladies mentales est énergique et plus il conduit vite à la mort, au suicide, ou à l'incurabilité, si celui qui le prescrit et l'applique fait abstraction, dans son omnipotence et son orgueil, des particularités que peuvent présenter ses malades dans leur sensibilité, leur caractère et leur intelligence; s'il veut indifféremment les faire fléchir tous sous son impitoyable niveau; si, dans son système exclusif ou dans sa volonté de fer, il ne compte que lui, que lui seul, et n'admet ni ne conçoit de résistance que pour s'efforcer de la briser à l'instant même.

Je le dis sans aucun sentiment d'amour-propre, et j'espère être assez heureux tout à l'heure pour vous le démontrer : partout aujourd'hui on veut guérir les aliénés, partout on veut modifier, éclairer, réformer les criminels, et partout on manque des éléments scientifiques nécessaires pour accomplir cette grande et belle entreprise. Les lumières ne sont pas au niveau des sentiments, et l'on reste au-dessous de la tâche que l'on s'est imposée.

Sans autre préambule, je demanderai : Que faut-il faire ? Comment s'y prendre pour ramener une tête humaine à elle-même, soit qu'elle soit tombée dans le crime, qu'elle se soit souillée de tous les vices, soit qu'elle ait été frappée d'aliénation mentale ! La réponse est toute simple : pour modifier l'homme, il faut connaître l'homme. Vous n'exercerez point d'influence sur lui, si vous ne connaissez sa nature, si vous ne savez par quelles surfaces sensoriales, par quels points de son âme, de son corps, de son esprit, ou de son cœur vous devez et vous pouvez l'attaquer. Messieurs, la science de la nature de l'homme est encore aujourd'hui renfermée dans votre sanc-

taire. A part quelques rares exceptions, les philanthropes qui se proposent d'opérer des réformes dans le régime physique et moral de nos hospices d'aliénés et de nos grands établissements pénitentiaires, savent-ils, par exemple, de quel ordre et de quel nombre de pouvoirs se compose l'entendement humain? Savent-ils, en un mot, quelles sont les différentes facultés qui, par leur ensemble et leur harmonie, constituent l'existence propre et unique de l'humanité? Nous nous imaginons vivre dans le siècle des lumières, et je suis, pour mon compte, tout à fait de cet avis. Cependant, adressez la question que je viens de poser à tous les coryphées de nos brillantes universités d'Europe; adressez-la à nos ecclésiastiques, à nos pairs de France, à nos députés, à nos jurisconsultes, j'oserai dire le mot, à plusieurs de nos confrères, et vous verrez s'ils se doutent, en général, des richesses de notre constitution; vous verrez si, en dehors de la métaphysique obscure qu'ils ont prise sur le banc des écoles, ils sont allés, dans leurs profondes études, au-delà de quelques observations exactes et bien faites sur les sens extérieurs; vous verrez s'ils pourront vous

dire quels sont les penchants qui nous sont communs avec les espèces inférieures, quels sont les sentiments moraux qui nous distinguent d'elles toutes; et s'ils vous diront également quelles sont les facultés intellectuelles et perceptives qui nous mettent en dehors et au-dessus du reste de la création.

Et cependant, à commencer par *les penchants*, car je vais successivement vous parler de toutes les facultés de l'entendement humain, *les penchants*, ces activités inférieures de la tête humaine, assurent par leurs forces propres la conservation et la reproduction de notre espèce. Ce sont eux qui, par leurs applications normales et bien ordonnées, nous font aimer la compagnie de nos jours; ce sont eux qui nous font chérir et protéger nos enfants, qui nous font lutter contre les obstacles de la nature extérieure, et nous donnent, dans d'autres circonstances, ce courage qui a tant de fois honoré l'humanité. Ce sont eux qui, par la prudence et la circonspection, le tact et le savoir-faire, nous font échapper, nous et les nôtres, à une multitude de dangers, et nous arment contre la violence de nos plus fortes passions. Ce sont eux, enfin, qui sont l'âme

du commerce et de l'industrie, qui font courir l'homme après le bien-être et la fortune, et qui lui font élever ces constructions solides et élégantes, ces temples, ces palais magnifiques qui contrastent si vivement avec les habitations des espèces inférieures, et qui témoignent déjà si noblement, par eux seuls, des besoins de sa constitution.

Les penchants inférieurs dont, en général, on ne sait ni le nom, ni le nombre, ni les associations diverses, ni les influences respectives !.... mais ce sont eux qui, pendant des siècles, par leur fougue, leur violence et leur égoïsme, ont assujetti l'intelligence, fait taire les sentiments moraux et gouverné le vieux monde de l'humanité. C'était sur ces facultés vivaces, abandonnées à elles-mêmes, sans limites et sans frein, que Rome avait établi son empire et conquis l'univers, et c'est contre leur matérialisme colossal, épouvantable, hideux, qu'est venu protester, il y a deux mille ans tout à l'heure, le Sauveur de l'humanité.

Les penchants inférieurs !... mais malgré la promulgation de la loi sainte et nouvelle, malgré l'appel incessant fait par elle aux facultés

les plus élevées et les plus nobles de notre constitution , ces virtualités ne se ressentent-elles pas encore de leur sauvage et précoce énergie? Dans le milieu social au sein duquel nous passons notre vie, trouvent-elles aisément la satisfaction de leurs besoins impérieux , et ne rencontrent-elles pas, par opposition à cela , une foule d'excitations qui en redoublent l'activité? D'une autre part, les bénéfices de l'instruction et de l'éducation surtout, à laquelle on entend encore si peu de chose de nos jours, ont-ils réellement et bien profondément pénétré dans les dernières classes de notre ordre social? L'intelligence et les sentiments moraux, par conséquent, y font-ils suffisamment contrepoids dans la tête? Est-il vrai que les temps promis soient venus, et que l'homme soit apparu dans l'homme? Venez dans nos hospices d'aliénés, messieurs, cherchez-y les causes les plus fréquentes des maladies mentales, et vous verrez combien de fois ces tristes affections ont été provoquées par la souffrance de presque tous les instincts de conservation, quand elles n'ont point été le résultat de leur emploi brutal et désordonné.

Je ne saurais trop le faire entendre à cette tribune qui a tant de retentissement en France : tout ce qui frappe l'homme dans sa racine, dans sa base, dans les assises de sa constitution tout entière, je veux toujours dire, en m'exprimant ainsi, *dans ses penchants inférieurs*, dans les forces primitives sur lesquelles je m'efforce en ce moment d'appeler l'attention des hommes de la science, conduit promptement et fréquemment à la folie.

Permettez-moi de vous présenter à ce sujet un extrait sommaire de mes archives de Bicêtre.

La misère et tous les maux qu'elle entraîne avec elle, l'impossibilité où elle met presque toujours les malheureux que je reçois dans cet hospicé de faire face à leurs premiers besoins et à ceux de leurs enfants ; la saisie de leur mobilier, la douleur immense et profonde de se voir sans asile et sans pain ; en pareilles circonstances souvent, les mécomptes de l'amitié, les infidélités dans l'amour, ou bien, par surcroît d'infortune, la perte des personnes qui leur sont les plus chères, voilà ce qui va droit au cœur de mes pauvres clients, voilà ce qui en fait tant mourir, et, quand ils

ne meurent pas, voilà ce qui empoisonne leur existence, ce qui abat leur courage, ce qui remplit leur âme d'inquiétude, ce qui leur enlève tout ressort et toute énergie, et ce qui les fait arriver au suicide ou à l'aliénation mentale.

Les penchants inférieurs !... Eh bien ! puisque j'ai promis, autant que l'occasion s'en présenterait, de ne point séparer l'homme de l'homme, assistez un instant avec moi, messieurs, aux débats de nos cours criminelles. Quels sont les hommes qui viennent en masse s'asseoir sur les bancs de la justice ? Ce sont les hommes de la vieille société, ce sont ceux que le christianisme, que la société moderne n'ont point encore transfigurés, ce sont les hommes des penchants inférieurs.

Privés presque tous d'instruction et d'éducation, ne possédant par conséquent que peu d'intelligence et de moralité, ils subissent presque sans pouvoir s'en défendre la tyrannie de leurs instincts. On ne les a point éclairés, on ne les a point ennoblis : chez eux, les incitations de la bête n'ont point passé, si je puis dire ainsi, à travers les lumières et les grandeurs de l'humanité, et elles n'en ont point

reçu de modification ni d'empreinte. Ainsi enlevés à leur propre nature, dépossédés d'eux-mêmes, réduits en quelque sorte à leur grossière animalité, ils sont tombés dans tous les excès de leurs qualités mêmes, et ils ont vécu dans l'intempérance, la luxure, l'égoïsme et la convoitise, la bataille et la ruse, le vol et le brigandage, jusqu'au moment où la société, justement alarmée, est venue leur demander compte de leurs crimes et de leurs infamies.

Voyez, messieurs, l'intérêt qui s'attache à l'étude de la nature de l'homme : je viens de signaler les désordres et les malheurs dans lesquels nous précipitent nos penchants inférieurs, lorsqu'ils ne sont point subordonnés à la suprématie de l'intelligence et des sentiments moraux ; je viens de signaler la voie qui conduit une foule d'infortunés au bague ou à l'échafaud, et voilà qu'en même temps j'ai complété l'énumération des causes qui en conduisent une foule d'autres dans nos maisons d'aliénés. Tant il est vrai, comme je l'ai déjà dit ailleurs, sans qu'on s'en soit aperçu, qu'il y a souvent identité dans les causes du crime et de l'aliénation mentale, et que l'inconduite

et l'immoralité ne peuvent jamais nous jeter que dans l'un ou l'autre de ces abîmes !

Si vous en voulez la preuve, je vais vous la donner à l'instant même. Ne quittons point la scène où nous nous sommes placés, ou bien ouvrons tout simplement encore la *Gazette des tribunaux*. Voilà cinq jeunes filles qui ont méconnu les sages conseils des auteurs de leurs jours : dans la candeur de leur âme, la vivacité de leurs instincts et la simplicité de leur esprit, elles ont été séduites..., elles sont enceintes, et on les abandonne au moment même où elles ont le plus besoin d'appui et de consolation. Sous l'influence de cette seule et même cause, que vont-elles faire ? que vont-elles devenir ? Certes on peut dire qu'elles ont été bien cruellement affectées. Eh bien, messieurs, nous avons en main le journal, continuons-en la lecture : l'une devient folle, l'autre commet un infanticide ; celle-ci se suicide, celle-là va trouver l'auteur de tous ses maux et se venge par un assassinat ; la cinquième se jette dans la prostitution, et une sixième, dont j'avais bien tort de ne pas vous parler sous le rapport de nos études et de l'intérêt tout particulier qu'elle inspire, s'efforce

par son courage, sa résignation, son dévouement, sa dignité, son amour, à remplir les devoirs de sa douloureuse position, de regagner une partie de l'estime qu'elle a perdue. Elle espère quelque chose de la pitié, de la justice et de la bonté de ses semblables.

Considérez encore ces négociants dont on vient de trahir la confiance et d'opérer la ruine : ils passent tout à coup, sans préparation, de l'opulence à la misère. Eh bien, je le demande encore, qui peut prévoir leurs déterminations, et que nous apprend à ce sujet l'expérience ? Dans le sentiment profond de la même infortune, les uns, comme dans les circonstances que nous venons d'énumérer, mettent par le suicide un terme à leur existence, les autres sont frappés d'aliénation mentale ou portés aux réactions les plus terribles ; ceux-ci montrent un caractère au-dessus de leur position, et ceux-là, oubliant leurs principes et l'honneur, voulant à tout prix, et dans le plus court délai, retrouver leur ancienne existence, se livrent aux infamies dont on leur a donné l'exemple, et dont ils ont été les victimes, et s'exposent presque à tous moments à encourir la juste sévérité des lois.

Avant de passer outre, messieurs, et de vous parler avec quelques détails des pouvoirs supérieurs qui nous ont été départis, et dont la connaissance approfondie n'est pas moins essentielle au traitement des maladies mentales et à la réforme des criminels que celle de nos penchants inférieurs, qu'il me soit permis de vous demander si les considérations que je viens de vous présenter ne vous font pas sentir tout ce qui manque sous ce rapport à la direction des grandes études médicales. En effet, comment être à la hauteur de son apostolat, à quel titre se poser devant les aliénés ou devant les criminels, comment guérir les uns et changer le naturel vicié des autres, si on ignore toutes ces choses, ou si on n'en a que de vagues aperçus ; si on ne sait en vertu de quelles facultés énergiques ils se sont mis d'eux-mêmes en mouvement, ou en vertu de quelles impressions extérieures ils ont dépassé la mesure en toutes choses ? Comment agir sur toutes ces têtes violentes, perverses ou dérangées, si on ne sait à quelles activités inférieures on doit en général rattacher le triste état dans lequel nous les voyons ? car enfin, chez les uns comme chez les autres, c'est dans le fond, c'est dans

les forces radicales de notre constitution, c'est dans la région la plus irritable du cerveau que se sont passés les principaux phénomènes, et sans cette large base d'opérations, sans cette appréciation de tous les éléments primitifs et singulièrement vivaces de notre nature inférieure, il est impossible, je le répète, d'arrêter pour eux tous un traitement qui puisse présenter quelques chances de succès.

Indépendamment de toutes les raisons que nous avons déjà fait valoir touchant la nécessité de bien connaître l'homme dans ses penchants inférieurs pour le traiter avec intelligence lorsqu'il est aliéné, il en est encore une que nous ne devons point passer sous silence, et qui va rendre plus sensible notre recommandation, c'est que, dans la presque généralité des cas, les symptômes qui annoncent et font craindre l'aliénation mentale, ou qui en constituent les premiers degrés se tirent plutôt du changement de caractère que du trouble de l'intelligence même. Veuillez bien, messieurs, pour la thèse que je soutiens, réfléchir sur ces observations. Tel individu, par exemple, qui, dans huit ou quinze jours, un mois plus tôt ou plus tard, ne sera plus le

maître de lui-même, qui fera les actions les plus extravagantes, qui tiendra les propos les plus décousus, s'observe et se contient jusque là, répond avec justesse et précision aux questions qu'on lui fait, et ne fixe l'attention des personnes qui l'entourent que parce qu'il se montre, en dépit de tous ses efforts, tout différent de lui-même, dans ce qui a rapport à l'exercice et à l'emploi de ses penchants inférieurs.

Il était pur, chaste et tranquille dans ses amours, et il tient maintenant un langage impudique et obscène ; il était excellent père, et ses enfants ne reçoivent plus ses caresses ; il était affectueux, et il prend en aversion ses meilleurs amis ; il avait du courage, et il devient timide et peureux ; il avait des mœurs douces, et le voilà violent et destructeur ; on le citait comme un homme économe, rangé, presque parcimonieux, et il agit en prodigue ; on vantait partout sa circonspection, sa prudence, et il se livre en étourdi à tous les hasards des spéculations les plus aventureuses ; il était discret, réservé, et il trahit aujourd'hui tous les secrets de son âme ; enfin, messieurs, il n'était point architecte, il n'aimait pas les

maçons , et le voilà qui veut bâtir et qui bouleverse sa maison.

Tels sont les prodromes , les signes précurseurs des affections cérébrales. Les premiers troubles se manifestent dans les penchants inférieurs , dans les facultés les plus sensibles de notre constitution , dans celles qui ont le plus de force et d'activité , qui apparaissent les premières dans notre existence , qui s'en vont les dernières , et qui sont le plus fréquemment et le plus vivement exposées à toutes les impressions extérieures. C'est là que tous les coups sont portés , que tous les coups retentissent ; c'est là bien souvent que se trouve le premier siège du mal , et c'est de là que , de proche en proche , le désordre va gagner tout l'encéphale , et rendre évidente pour tout le monde la perte de la raison d'un homme dont tout d'abord , en perdant l'occasion favorable d'agir , on cherchait par mille moyens ingénieux à expliquer les bizarreries malades et involontaires.

Un fait d'une grande importance encore relativement à l'empire qu'exercent les penchants inférieurs sur l'économie tout entière , et qui fait sentir de plus en plus la nécessité d'en faire un objet fondamental de nos méditations , c'est

que, par opposition en général aux sentiments moraux et aux autres pouvoirs élevés de notre constitution, chacun de nos penchants primitifs peut, en quelque sorte, à lui seul, former le caractère de l'aliénation mentale, et réclamer par cela même un traitement calculé sur sa force native prédominante, ou sur les circonstances qui ont pu en amener la surexcitation.

Nos hospices renferment une foule de malheureux qui, paraissant d'ailleurs jouir de la raison la plus saine, ne peuvent cependant faire violence à leur érotisme, ni dompter l'esprit de rixe, de combat, de dénigrement ou de dissimulation qui les anime. D'autres, dans leur sombre mélancolie, portent atteinte à leurs jours ; ceux-ci se laissent entraîner à des fureurs homicides ; ceux-là ne peuvent résister au désir de tout incendier autour d'eux, tandis que quelques uns, voulant dépasser dans le génie de la construction les forces de l'humanité, s'abîment et se perdent dans les activités déréglées de cette faculté.

Je n'ai pas tout dit, et eu égard aux conséquences que peuvent avoir sur la thérapeutique des aliénés les considérations que j'ai l'honneur de vous présenter, je ne puis me dispenser de

vous citer d'autres faits qui vont me servir à mettre de plus en plus en lumière l'importance des penchants inférieurs dans l'assiette de l'économie. A quels signes croyez-vous, par exemple, que les médecins spécialistes se confient pour annoncer et promettre la guérison d'un aliéné? Est-ce à la puissance de l'intelligence, à la régularité de ses opérations, à l'enchaînement et à la déduction sévère des idées? non, messieurs, c'est lorsque le malade rouvre son âme aux penchants affectueux, c'est lorsque, sa raison étant toute faible, toute troublée, toute chancelante encore, il commence à bégayer le nom de sa femme, de ses enfants, de sa mère, de ses amis; c'est lorsque, traité d'ailleurs avec tous les respects que réclame son infortune, il sent le besoin de s'appuyer sur les siens et de reprendre ses douces habitudes. Notez bien cette circonstance, les facultés dont nous parlons avaient fléchi les premières, et elles se retrouvent les premières, pour redonner, si je puis dire ainsi, leur assise à la constitution; et cela est si vrai, que si l'aliéné en traitement ressaisit tout d'abord son intelligence, s'il se met à raisonner pertinemment sur ses affaires, ses projets, et que son

cœur reste sec, tout à l'heure il va retomber dans son délire jusqu'au moment où sa raison retrouvera pour appui les pouvoirs instinctifs de sa nature.

Encore un autre fait tiré de l'étude des maladies mentales et qui ne doit point passer inaperçu pour les médecins d'aliénés. Dans la manie, dans ce que nous appelons le délire général, le désordre, ainsi que l'expression l'indique, est partout, dans les sensations, dans les penchans, dans les sentiments, dans l'intelligence, dans les facultés de perception, dans les mouvements, dans tout l'être en un mot. Eh bien, messieurs, là encore comme dans tant d'autres situations normales ou anormales de l'économie, les penchans inférieurs, au milieu de l'exaltation universelle, dominent encore tous les autres pouvoirs de l'économie, et nécessitent une foule de mesures et de précautions calculées sur les violences et les fureurs auxquelles ils entraînent les malheureux aliénés.

Enfin, sous le point de vue qui nous occupe, j'ai fait aussi sur plusieurs idiots, par point d'arrêt dans le développement cérébral, une observation qui me paraît avoir sa signification,



et que je considère comme étant ici à sa véritable place. En étudiant de près cette classe d'infortunés, on dirait volontiers que la nature a une prédilection marquée pour les penchants dont elle a doté l'universalité des êtres, pour les facultés qui assurent et conservent tout à la fois l'existence des espèces et des individus. En effet, dans les obstacles, n'importe de quel ordre, qu'elle trouve à former une tête humaine, elle parvient presque toujours à donner l'homme animal. La mutilation ne porte, en général, que sur les parties antérieures et supérieures du cerveau, sur les facultés intellectuelles et morales : les instincts seuls sont forts et bien prononcés.

Et chez les hommes en démence, que ne voyons-nous pas également sous ce rapport ? L'être humain dépossédé, sans danger pour sa vie, des plus hautes facultés intellectuelles et des plus belles qualités morales se soutient encore par l'énergie de ses instincts de conservation. C'est là que la mort trouve le plus de résistance et d'obstacles ; les sources de viabilité y paraissent renfermées, et cette opinion est tellement exacte, que si l'apoplexie frappe la base du cerveau, la mort est presque instan-

tanée. Les épanchements qui peuvent avoir lieu dans les autres parties de cet organe ne donnent point, en général, ce fâcheux dénouement.

Ainsi donc, on peut l'affirmer d'après l'observation la plus sévère et la plus attentive, les instincts inférieurs sont non seulement la condition indispensable de notre existence brute et matérielle ; mais, indépendamment de cela, ils portent et soutiennent de leur vigueur tous les autres pouvoirs élevés de notre noble nature. Du moment qu'ils succombent, l'homme tout entier disparaît avec eux.

Voilà déjà quelques années, messieurs, qu'un de mes confrères, renversant la signification propre du mot, ou s'en servant par habitude intellectuelle comme d'un terme général, est venu vous parler, dans cette enceinte, du traitement moral de la folie. Aujourd'hui, plus que jamais, il importe dans la science de se servir d'expressions qui rendent clairement et nettement la pensée. Ainsi donc, voulant simplifier de plus en plus l'étude des affections mentales, je vais, suivant l'engagement que j'en ai pris, continuer à faire passer successivement sous vos yeux toutes les facultés de

L'entendement humain, toutes les facultés qui nous font ce que nous sommes, et qui, selon qu'elles sont bien ou mal ordonnées, nous conduisent directement à la vertu comme au crime, à la raison comme à la folie : je prouverai de cette manière que le traitement des aliénés, ainsi que celui des criminels, doit reposer sur la connaissance complète et approfondie des éléments de notre constitution cérébrale; que ce traitement ne doit pas être simplement moral, simplement intellectuel, simplement instinctif, simplement perceptif et sensorial; qu'il doit être à la fois toutes ces choses : qu'il doit embrasser l'homme tout entier, et que c'est en raison de ce point de vue élevé que je me suis cru autorisé à lui donner le seul nom qui lui convienne dans mon esprit, le nom de *traitement intelligent de la folie*.

Messieurs, si l'homme, dont on n'a point encore donné de définition exacte, doit être considéré tel qu'il est, c'est-à-dire sous les faces diverses de ses diverses activités, s'il doit être considéré tout à la fois comme animal, comme être moral, comme être intellectuel, comme être perceptif et sensorial, à l'instant même nous concevons l'indispensable nécessité

pour le médecin, le législateur, l'instituteur, ou le prêtre, de connaître toutes ses surfaces vulnérables et en même temps tout ce par quoi il est possible d'avoir prise sur sa tête. Indépendamment du traitement physique, qui a bien aussi son importance, tous ces hommes, sous peine de ne rien comprendre à leur rôle, doivent tenir dans leurs mains tous les ressorts de notre constitution. Qu'on y réfléchisse bien : c'est l'abus de nos facultés si nombreuses et si différentes les unes des autres, c'est la multiplicité de leurs excitations, ce sont leurs affections trop pénibles et trop prolongées, ce sont leurs mouvements exclusifs et trop passionnés, ce sont leurs mécomptes qui ont porté le trouble dans notre intelligence ou qui nous ont fait oublier nos devoirs et mis en guerre contre la société, et c'est par conséquent sur elles-mêmes qu'il faut diriger l'action thérapeutique pour les ramener à leur état normal. Il n'y a pas d'autres moyens pour faire rentrer l'homme égaré dans les sentiers de la vertu, et il n'y en a pas d'autres non plus pour faire recouvrer à l'aliéné les lumières de l'esprit.

La science, comprise et appliquée de cette

manière, est féconde en ressources ; et si le monde extérieur n'est point encore convenablement arrangé pour nous tous, s'il nous froisse et nous fait mal, si nous n'y trouvons pas toujours la satisfaction de nos besoins les plus légitimes, si d'autre part il nous séduit, nous entraîne et nous perd, ce même monde extérieur, mieux adapté par l'intelligence à nos aspirations naturelles, peut aussi nous donner le bonheur, et non seulement nous guérir de nos maladies et nous laver de nos souillures, mais encore nous préserver de toutes les agitations et de tous les désordres qui les ont amenées.

Dans une de vos prochaines séances, si vous me le permettez, Messieurs, je viendrai vous parler des sentiments moraux. Ce sujet est encore tout neuf aujourd'hui. En général, nous ne nous connaissons point nous-mêmes, nous n'avons point porté le flambeau de l'analyse dans les régions supérieures de l'âme humaine. Ici encore, il n'y a que des idées vagues dans le monde des savants ; on n'y sait ni le nom, ni le nombre, ni les associations diverses, ni les influences respectives des facultés qui, par leur ensemble et leur groupé harmonique, consti-

tuent la haute moralité de la tête humaine. Ces facultés destinées par la nature à assurer notre grandeur ici-bas sont, sous un rapport, autant à redouter dans leurs excès que les penchants inférieurs, et elles leur ressemblent par leur aveuglement. Comme eux, elles ont besoin du contrôle de l'intelligence pour agir dans les sphères propres et légitimes de leur activité.

Elles nous conduisent au ridicule, au crime, à la folie, à tous les malheurs, si elles sont abandonnées à leur force exclusive, et elles entraînent l'homme d'autant plus violemment dans leur action qu'elles sont dépouillées de toute espèce d'égoïsme, et qu'elles ne se mettent en mouvement que dans les meilleures intentions. C'est en parlant de leur surexcitation et de leurs désordres qu'on a pu dire, avec vérité, que l'abus des meilleures choses est le pire des abus.

Vous concevez quelles ressources on peut trouver en elles-mêmes aussi pour ramener l'aliéné ou l'homme criminel aux conditions normales de sa nature élevée.

Ainsi donc, comme on peut déjà le voir par ce premier document : commencer par le commencement, faire ce qu'on n'a point encore

fait , s'appliquer à étudier l'homme dans la plénitude et la régularité de ses pouvoirs pour savoir le traiter lorsqu'il est aliéné ou lorsqu'il est perversi ; *connaître l'homme pour le modifier*, l'attaquer en conséquence par tous les points de sa constitution , l'attaquer par ses sens extérieurs, par ses penchants, par ses sentiments moraux, par ses facultés intellectuelles et perceptives par toutes les surfaces vulnérables de son cerveau , de son entendement, de son esprit, de son cœur de son âme, comme on voudra dire, cela m'est égal, pourvu que ma pensée soit nettement et largement comprise, voilà le sommaire de mes recommandations pour le traitement intelligent de la folie ; voilà la nouvelle doctrine que j'apporte dans tout son jour, et voilà en bien peu de lignes le résumé de mon travail que, dans un journal, pour lequel je professe d'ailleurs la plus haute estime, on n'a pas cru susceptible d'analyse.

Comment faut-il donc écrire ou parler pour être compris ?

Passons aux sentiments moraux.

TRAITEMENT INTELLIGENT

DE LA FOLIE.

**Seconde face de l'entendement humain.
Les sentiments moraux.**

Si je me suis bien clairement exprimé dans le premier mémoire que j'ai eu l'honneur de lire devant vous, Messieurs, le but que je me propose a dû de suite frapper vos esprits. Mon intention formelle est de soustraire l'homme aliéné aux systèmes des écoles, aux tâtonnements de l'empirisme, pour le confier, dans le sens propre du mot, aux soins du ministre et de l'interprète de la nature, aux soins du médecin, qui non seulement connaîtra l'espèce humaine en général, mais encore qui se connaîtra lui-même et qui se fera une obligation de connaître jusque dans ses particularités, et à cause de ses particularités, l'individu que l'on vient soumettre à sa thérapeutique. Je veux placer l'aliéné entre les mains d'un homme qui ne sacrifie pas aux

idées exclusives de son temps, qui ne fasse pas dans son esprit abstraction de son malade et qui le prenne au moins pour quelque chose. Je veux qu'il sache quel il est, qu'il se rende compte des circonstances qui ont si malheureusement provoqué son affection cérébrale, et qu'indépendamment des moyens curatifs qu'il trouve dans le régime auquel il le soumet ou dans les médicaments qu'il lui fait prendre, il s'attache surtout à l'isoler de ses anciens rapports, c'est-à-dire à changer du tout au tout son mode actuel d'existence pour le placer ensuite le mieux possible, le plus harmoniquement possible dans le monde extérieur. C'est là que se trouvent les grandes ressources de la thérapeutique. Les points de départ et d'appui ne varient plus alors au gré des doctrines à la mode, du caprice ou de l'imagination. Il repose sur deux bases fixes : l'homme et le monde extérieur ; et une fois maître des premiers symptômes du mal, il ne s'agit plus, comme je viens de le dire, que de placer autrement et mieux l'aliéné dans ce même monde extérieur, pour ramener le calme dans son esprit et lui faire à nouveaux frais recommencer sa vie ; tant il

est vrai que nos maux , nos plaisirs , nos peines , nos joies , notre raison , notre folie , tout vient de la même source , tout dépend de la situation bonne ou mauvaise que nous trouvons ici-bas , et des circonstances telles quelles , qui préexistent souvent à notre entrée dans la vie , et qui , d'une manière ou d'une autre , du moment que nous y apparaissions , pèsent bien fortement sur nous tous. Vous le savez , Messieurs , l'espèce humaine ne vit point dans l'indifférence , elle ne domine ni tous les événements , ni toutes les positions , et ne parvient jamais à se rendre maîtresse absolue des choses du dehors : elle en sent le contact délicieux ou pénible , elle souffre ou elle jouit , elle s'exalte et s'agite sous leur impression et n'arrive point à ce calme impassible après lequel ont vainement aspiré , dans leurs systèmes exclusifs , les différentes philosophies et religions du globe. Non , ce n'est point ainsi que les choses se passent dans notre constitution. Nous présentons toute espèce de surfaces à l'action des objets extérieurs , et la nature entière nous remue jusque dans les profondeurs de l'âme. Nous sommes modifiés et quelquefois entraînés par elle , lors même

que nous ne voulons pas l'être. En aucun sens nous ne pouvons échapper à ses étreintes. Une sensibilité physique et morale, vive, profonde et continue, est notre partage ; nous ne pouvons pas ne pas sentir, et, par conséquent, ne pas être exposés à tous les ébranlements qui constituent la vie de l'humanité. Je le répète, tout vient de là même source. Il ne faut point obscurcir, par une métaphysique prétendue transcendante, les notions les plus simples du sens commun.

« L'homme par lui-même, comme l'a fort bien dit un de vos plus spirituels écrivains, M. Reveillé Parise, l'homme par lui-même a sans doute sa forme particulière, sa forme invariable ; mais, au physique comme au moral, c'est le milieu où il vit qui le modifie en bien ou en mal, qui le change ou l'altère, qui l'affaiblit ou le fortifie, qui le détériore ou le soutient, qui abrège ses jours ou prolonge son existence. » Je ne saurais trop insister sur ce point, suivant que nous ordonnons ou que nous pouvons bien ou mal ordonner nos relations, car nous ne sommes pas toujours les maîtres de la situation, nous sommes inévitablement impressionnés, d'une

manière ou d'une autre, agréablement ou dés-agréablement, nous sommes heureux ou malheureux. Mais lorsque nous sommes péniblement affectés ou que nous avons abusé de nos propres devoirs, le remède, par bonheur, est à côté du mal ; le monde extérieur est comme la main de Dieu : il peut guérir toutes les blessures qu'il fait.

Le premier principe du traitement intelligent de la folie est donc de se placer devant la tête en délire, et non seulement de s'attacher à bien saisir le caractère et le genre de son aliénation, mais encore d'en rechercher la cause. Il faut s'enquérir avec soin du milieu dans lequel elle a vécu, et faire vis-à-vis d'elle toutes les distinctions commandées par son organisation, sa sensibilité, ses penchants, ses sentiments, son éducation, son instruction, sa position sociale et ses habitudes. Je l'ai déjà dit, et c'est une vérité acquise aujourd'hui à la science, nous sommes tous semblables et dissemblables, nous avons le même nombre et le même genre de facultés ; mais, tant par la richesse et la variété de la force créatrice que par la diversité des circonstances extérieures qui nous façonnent, nous pé-

trissent et nous moulent de si étrange façon , nous ne possédons pas ces mêmes facultés au même degré d'énergie , et nous ne sommes point égaux en dispositions. Dans l'homme qui n'est pas organisé au degré supérieur, et c'est le plus commun dans l'espèce , toutes les inclinations, tous les pouvoirs de l'ordre moral et intellectuel, tous les traits de notre constitution existent sans proportion réciproque, si je puis dire ainsi ; et souvent même, chez une tête que l'on peut regarder comme étant d'un haut titre , on constate assez fréquemment aussi, eu égard à l'activité de quelques sentiments ou penchans, voire de quelques pouvoirs intellectuels , des inégalités marquées dans la force respective de chacun d'eux.

Et cependant , Messieurs, l'aliéné apparaît dans toutes les classes de la société , comme dans toutes les conditions particulières de l'organisation. Il appartient en général à la classe des hommes faits, et, indépendamment de sa forme nationale française ou anglaise, russe ou allemande , il a encore pris dans le cercle ordinaire plus ou moins rétréci ou plus ou moins large de ses relations , des mœurs , des coutumes , des

idées qui le différencient de tout autre individu. L'aliéné n'est donc pas plus que nous un être sans couleur et sans caractère, qui n'ait point été arrêté, déterminé, fini par la nature, ou qui ait échappé à la puissante impression des modificateurs externes, au cachet des personnes, des institutions et des lieux qui l'ont pressé d'une manière exclusive et soutenue pendant tous les premiers temps de sa vie. Non, et sans parler de l'influence de ces causes qui ont aussi fait sentir, sur lui, leur action spéciale, il a encore une individualité beaucoup plus prononcée que celle du commun des hommes, par suite de *particularités natives* qui, depuis bien longtemps déjà, ont fixé l'attention de tous les grands observateurs, et qui même ont été regardées par eux tous comme de fâcheuses prédispositions à la maladie qui l'atteint aujourd'hui. Je veux parler des transmissions héréditaires, des bizarreries naturelles de caractère, de la sensibilité excessive ou de la précocité d'intelligence que l'on a constatée et que l'on constate en effet bien souvent chez cette classe d'infortunés dès la plus tendre enfance. Nouveau motif pour ne cesser de prendre l'aliéné qui va

subir un traitement en considération sérieuse et particulière, pour l'étudier avec le plus grand soin, pour le compter pour quelque chose, je reviens à mon expression, et pour ne pas l'assimiler à une substance inanimée, molle et flexible, qu'on puisse impunément tordre et faire plier dans tous les sens à la fois. Nouveau motif pour ne pas s'imaginer qu'avec un parti pris d'ayance, qu'avec une méthode invariable de traitement, quelque énergique, pour ne pas dire quelque cruelle qu'elle soit, on puisse en général espérer sa guérison.

Et n'allez pas croire qu'en m'exprimant ainsi, je veuille borner ma critique au système violent et barbare des intimidateurs; aux méthodes de ces hommes qui, tout puissants dans leur service médical, asservis par une idée maîtresse, pleins de confiance en leur moi, établissent une lutte à mort avec un cerveau malade et dérangé, avec un être qui n'est point dans un état normal, et qui ne peut, au moment même, comme un homme bien portant, comme un criminel, par exemple, qui a toute son intelligence, prendre un parti raisonnable en face des tortures dont on effraie son esprit et qui vont déchirer son corps. Mes

réflexions vont plus loin , elles portent sur tous les médecins systématiques qui n'ont résumé ni l'homme collectif, ni l'homme individuel, et qui, méconnaissant en même temps les influences capitales du monde extérieur sur sa personne, veulent à tout prix, lorsqu'un aliéné leur est amené , le modifier , le transformer sur je ne sais quel type idéal ou le traiter sans rapport avec sa propre nature et sans rapport avec sa vie tout entière.

Quand arriverons-nous à nous-dépouiller de nous-mêmes, de nos idées exclusives et de l'enivrement de notre orgueil ? Quand cesserons-nous d'apercevoir les autres hommes au travers de notre interne constitution ? Quand, par le plus simple travail de l'intelligence, comprendrons-nous que personne n'est nous-mêmes et que nous avons tort de vouloir que chacun ait notre taille , nos pieds , nos mains , notre esprit , notre cœur ? Une fois pour toutes, et indépendamment du principe de l'amour de la charité , vivons intellectuellement au moins dans l'humanité et pour l'humanité, et puisque nous avons tant d'estime pour nous-mêmes , si nous sommes véritablement à la hauteur de notre sacerdoce ; si, par

nature , par éducation , par instruction , par position sociale , par un concours singulièrement heureux de circonstances , nous avons pu tout voir , tout sentir , tout jouir , tout souffrir ; si , en un mot , nous possédons la science et toutes les surfaces de l'espèce humaine , montrons-le en nous abaissant au niveau ou en nous élevant au degré de tous les hommes qui ont fléchi sous l'excès des douleurs ou sous l'abus des plaisirs ; sortons de nous-mêmes , entrons dans eux , mettons-nous à leur place , comprenons-les jusque dans leur délire , et brisons enfin ce lit terrible de Procuste , où nous avons , en toute bonne intention , étendu si violemment les victimes que notre réputation attirait dans nos mains.

C'est une chose incontestable , la science de la nature de l'homme n'a pas suivi les progrès des autres branches des connaissances humaines. Qui le croirait ? si je fais une exception en faveur des savants qui , comme vous , ont pris leur place à l'Institut ou à l'Académie , la plupart des hommes qui figurent en tête de notre ordre social , pairs de France , députés , ecclésiastiques , membres

supérieurs de l'Université, tous ceux qui, dans les plus excellentes intentions, veulent apporter dans nos maisons d'aliénés et nos bagnes le plus d'améliorations possible, ne connaissent ni dans son ensemble, ni dans leurs sphères d'activité propres, les facultés fondamentales, les forces primitives de notre constitution morale. Ils veulent faire le bien, ils ont la puissance en main pour réaliser leurs projets, mais malheureusement ils ne savent ce que c'est qu'un homme, ou ils en sont encore à ce sujet aux idées des vieux siècles. On peut en dire autant d'un certain nombre de médecins qui, jusqu'ici, sont restés beaucoup trop étrangers à l'étude des maladies mentales et des passions du cœur humain; leur ignorance est la même, et ma position est telle à leur égard, que j'ai besoin de tout mon courage et de toute la profondeur de mes convictions, pour venir protester en cette enceinte contre leurs préjugés. Vous allez me comprendre, Messieurs, car je vais vous avouer ma faiblesse, si toutefois ce n'est pas ma force et ma grandeur. Et moi aussi, j'aime à plaire à mes contemporains, et je suis loin de m'en défendre. Lors donc, vous le concevez, que je viens, dans mes écrits, entretenir

mes confrères de facultés que je n'ai point créées dans mes rêves, mais qui sont implantées par Dieu même dans notre constitution, de facultés qui forment les caractères propres de notre espèce, et dont on doit connaître, sous peine de ne rien comprendre à la vie de l'humanité; lorsque je viens les entretenir du bon ou du mauvais emploi de ces facultés, de la mesure dans laquelle elles doivent s'exercer pour le plus grand avantage de l'individu, comme pour celui de la société; lorsque je viens dire de quelle manière elles assurent notre supériorité et notre bonheur ici-bas, et comment d'autre part elles peuvent aveugler notre jugement, nous rendre stupides, aliénés ou criminels; il m'est pénible de voir que les hommes qui devraient le plus encourager mes travaux soient précisément ceux chez lesquels j'obtiens le moins de considération.

Chose singulière vraiment, je leur parle du cerveau, du premier appareil de l'économie, de l'instrument de l'âme, de l'organe qui tient sous sa large et puissante irradiation tous les autres organes, du viscère sans l'existence et la vie duquel toutes les fonctions des autres viscères n'auraient pas en quelque sorte de signification. Je leur parle des plus brillants

phénomènes que l'homme puisse présenter dans sa sensibilité morale; je m'efforce de leur faire comprendre qu'il y a une loi bien évidente écrite dans la forme, le volume, la structure et la richesse de notre encéphale; qu'en un mot nous devons vivre conformément à notre nature élevée, si nous voulons accomplir nos destinées, nous maintenir dans notre rôle supérieur et éviter soit la déchéance et la dégradation, soit la démence, le crime ou la folie; et voilà qu'une foule de ces pauvres docteurs s'imaginent, en lisant ou en entendant ces paroles, que je ne suis plus dans la médecine, que je suis en dehors du mouvement et de l'activité de fibres du cerveau, que je fais un sermon ou que je prononce un discours philosophico-métaphysico-psychologico-littéraire; et, comme leur instruction est toute à faire sous ce rapport, ils ne peuvent se douter de ce qui distingue ma doctrine de celle de mes prédécesseurs, ils ne la comprennent pas et prennent pour un jeu de l'imagination, pour des fleurs de rhétorique et de la poésie les descriptions nobles et élevées que commandent la noblesse et l'élévation de mon sujet,

Bonnes gens qui vous êtes rétréci l'esprit

dans l'étude des fonctions inférieures du corps humain, quand vous placerez-vous à la hauteur de la science? Combien de fois faudra-t-il vous dire que les fonctions du cerveau ne ressemblent point aux fonctions de l'estomac, du foie, du cœur ou des poumons? Certes il a des fonctions d'un ordre bien différent à remplir, et je viens vous apprendre à les distinguer les unes des autres. Il est la condition matérielle de nos penchants, de nos sentiments, de nos pouvoirs intellectuels et perceptifs, comme les organes ci-dessus énumérés sont la condition matérielle de la digestion, de la circulation et de la respiration; et on ne peut s'occuper de l'exercice et du jeu des facultés qui tiennent à son essence même, on ne peut, par conséquent, dire un mot qui ait trait à nos passions, à nos affections, à nos vertus, à nos talents, à tout ce qui différencie notre existence de celle des animaux, qu'on ne soit par cela même en pleines considérations positives sur le plus merveilleux des instruments dont la nature ait voulu se servir pour mettre au jour les grandeurs de l'humanité.

Il ne nous est donc point permis, Messieurs, de décliner nos obligations scientifiques. Le

cerveau, c'est l'homme tout entier. Toutes ces fonctions des organes de la respiration, de la circulation, de l'absorption, etc., que l'on paraît si bien connaître, et qui ont incontestablement leur importance, ne sont en définitive à côté des siennes que des fonctions secondaires. On les observe et on les étudie partout, dans l'homme comme dans les plus bas degrés de l'échelle animale, comme dans les mouvements les plus obscurs de la plante, et elles ne constituent toujours qu'une vie végétative sans perception, sans conscience, sans noblesse, sans intelligence et sans moralité : mais où et chez qui, indépendamment du caractère passionné que nous donne l'énergie des instincts conservateurs rassemblés en si grand nombre sur notre tête vigoureuse, où et chez qui constatons-nous la vie de l'être qui s'appartient, qui se distingue du monde extérieur et qui le gouverne à son gré ? Où et chez qui découvrons-nous les trésors d'une véritable sensibilité ? Où et chez qui la vie de l'âme et la vie du génie ? Vous avez fait la réponse, c'est chez l'homme seul que l'on admire ces prodiges de la création, et c'est à son cerveau seul que vous en rapportez toutes les magnificences.

Otez-lui un instant par la pensée cet organe , ou mieux, considérez-le tel qu'il est chez une foule de crétins et d'idiots , voyez-le mutilé dans ses plus nobles développements , privé de ses parties antérieures et supérieures , regardez-le dépourvu de ce privilège auguste de cette grâce de son Dieu , et à l'instant même toutes les merveilles de sa nature s'évanouissent pour ne laisser subsister que la vie d'un insecte, d'un végétal ou d'une brute.

Je le répéterai toujours, le cerveau, comme instrument de l'âme, c'est l'homme tout entier, et l'étude de ses fonctions est la plus haute étude médicale dont on puisse jamais s'occuper.

Nous pouvons maintenant, Messieurs, entrer pleinement en matière, nous pouvons traiter de nos sentiments moraux : ces considérations préliminaires aideront peut-être quelques uns de nos confrères à s'élever au-dessus des bas-fonds de leur observation journalière. Puissent-ils enfin se mettre dans l'esprit qu'en prenant pour sujet de mes travaux les activités propres et supérieures du cerveau, je ne viens point les entretenir de facultés imaginaires, de facultés que j'ai prises sous

le bonnet de mon ordre, mais bien de facultés que Dieu nous a données, de facultés qui nous font ce que nous sommes, et qui, suivant qu'elles sont bien ou mal employées, assurent notre force et notre dignité ou nous font presque indifféremment tomber dans l'absurde, dans le crime ou dans la folie !

Je le redis encore une fois; si ce sujet n'est pas du ressort de notre art, s'il n'est pas exclusivement médical et grandement médical, s'il n'est pas l'abécédaire indispensable de tous les hommes qui se dévouent à la médecine mentale et à la réforme des criminels, j'avoue que je n'y entends plus rien, que ma tête s'y perd et que je suis parfaitement bien à ma place à Vanves ; à moins, cependant, ce qui me paraît plus probable, dans le sentiment profond de ma propre estime et l'enchaînement sévère de mes idées, que ce ne soient au contraire mes contradicteurs qui aient besoin de subir dans ma maison le traitement intelligent que j'y ai organisé en faveur de toutes les faiblesses de l'esprit et du caractère. Comme vous le voyez, Messieurs, je suis à la hauteur de mon siècle, je ne me dis pas d'injures.

Les sentiments moraux constituent la se-

conde face de l'entendement humain. La haute moralité de nos actes repose sur leur vivacité, leur ensemble et leur développement complet. En général, ils ont besoin d'une culture soutenue pour parvenir à figurer au nombre des forces actives de l'économie, et la tranquillité, le bonheur de notre vie sont aussi nécessaires à leur éducation qu'à leur application journalière. Pour éviter des répétitions, il est bon de s'expliquer là-dessus. J'ai dit dans mon premier mémoire que les penchants inférieurs formaient l'assise de notre constitution ; qu'ils assuraient la conservation de l'espèce et de l'individu ; qu'ils nous étaient communs avec les brutes ; qu'ils apparaissaient les premiers dans la vie, qu'ils s'en allaient les derniers, que pendant tout le temps de notre existence, ils avaient d'incessantes vellétés d'action, et que pour l'exercice en quelque sorte permanent de leurs fonctions, ils avaient reçu de la nature une puissance d'activité telle que, dans tous les temps et dans tous les lieux, les chefs des États s'étaient appliqués par les institutions, les règles diététiques et les lois à en amortir ou à en refréner la remuante énergie.

C'est un fait irrécusable, l'animal marche tout seul dans l'homme, et il n'a besoin d'aucune direction, d'aucune éducation, d'aucune instruction pour faire éclater à tous les yeux l'énorme instinct de convoitise et de conservation qui l'agite et l'anime sur la surface de la terre. Les sentiments moraux, sans nul doute, forment une partie intégrante de notre constitution, ils fournissent les grands caractères, les caractères propres de l'humanité; mais quoique ayant en eux la force nécessaire pour se manifester et même pour établir leur empire ici-bas, on ne peut se dissimuler cependant qu'un concours heureux de circonstances extérieures ne soit indispensable à leur évolution.

Ne vous en rapportez point à mes paroles, Messieurs, voyez par vous-même. D'ailleurs, nous ne sommes plus dans le temps des assertions. Heureusement l'autorité des hommes est détruite, elle a fait place à l'autorité de la science et de l'observation; et les idées que chacun peut émettre en toute liberté ne sont acceptées aujourd'hui qu'autant qu'elles peuvent être soumises à vérification et qu'elles sont, par conséquent, l'expression de la vérité

même. Laissons donc, autant que possible, de côté les historiettes et les observations particulières que personne ne peut répéter, historiettes et observations qui n'entraînent point la conviction dans les esprits et qui livrent le monde à nos interminables disputes. Prenons des faits que personne ne conteste. Ma thèse est belle... pour l'objet qui m'occupe, le genre humain tout entier va servir à ma démonstration.

Comment se fait-il, en effet, que, malgré les révélations successives qui ont été faites à l'humanité par la science, la religion et la philosophie, car tous les hommes forts par l'intelligence et par l'âme ont été révélateurs et ont fait avancer la civilisation; comment se fait-il, dis-je, que l'humanité prise en masse n'entende rien encore aux choses d'un ordre moral élevé? Pourquoi, en faisant abstraction ici de quelques classes supérieures de la société, cette même humanité paraît-elle si laide, si chagrine, si envieuse, si brutale? Pourquoi se montre-t-elle si avide, si cruelle, si inquiète, si rusée? Pourquoi blesse-t-elle à chaque instant la justice et les lois? D'où vient qu'elle n'a point de culte pour la vertu, ni

pour le génie , et qu'elle ne sente point le bonheur de s'incliner avec respect devant la majesté de Dieu ? D'où vient cet amour exclusif qu'elle a d'elle-même ? Qui la pousse presque comme les animaux à abandonner ses enfants du moment qu'ils peuvent tout seuls pourvoir à leur subsistance ? Et ses amitiés, ne pourrait-elle donc pas les dégager de tout intérêt-égoïste et les asseoir sur les hautes qualités de son âme ? Je ne dis rien de ses amours. Je veux, au contraire, pour raisons que vous soupçonnez tous, jeter sur eux le voile de la pitié. Je le dis, parce que la chose est vraie, l'homme en général ne s'est point encore élevé à la délicieuse existence de sa propre nature, et ce n'est point seulement vis-à-vis de la femme et des respects qu'il lui doit qu'il est resté au-dessous de ses propres pouvoirs, mais c'est encore vis-à-vis de lui-même et de toute la nature extérieure.

Répondons maintenant aux questions que l'on vient de nous poser ; faisons connaître les causes qui, en perpétuant la domination de nos propensités inférieures, ont mis obstacle au développement de nos sentiments moraux.

Si, au point de vue général, l'humanité ne

s'est point montrée dans l'humanité ; si , en masse , l'homme a vécu et vit encore dans l'ignorance de lui-même et de ses destinées ; s'il se dessine comme un animal rusé , déprédateur hargneux , violent et plein de convoitises et de vanité ; si , en dehors des grossiers plaisirs qu'il demande à la femme , il reste pour elle sans délicatesse , sans reconnaissance et sans grâces ; s'il abandonne ses enfants , et si ses amitiés sont entachées d'égoïsme et de mobilité ; c'est au malheur de sa condition dans le monde , c'est aux vices de son éducation , c'est aux trahisons dont il a été la victime et aux tristes réflexions qu'elles ont fait naître dans sa faible intelligence , qu'il faut rapporter toutes ces ignominies.

Au milieu des difficultés sans nombre et de tout genre qu'il trouve autour de lui , contraint pour réagir , pour résister , pour ne point être abattu , de maintenir sans cesse en activité ses instincts énergiques de conservation , il donne par cela même chaque jour une force nouvelle à sa nature abrupte et presque sauvage. Son âme ne s'ouvre point : il ne sait pas , l'infortuné , et il ne peut savoir , et personne n'a pu le lui apprendre , que le bonheur et la volupté ne se

rencontrent que dans l'exercice et la vie des sentiments supérieurs.

Certes, il est facile aux hommes qui sont nés dans l'aisance, qui ont trouvé mille et mille points d'appui dans le monde extérieur, et qui, dégagés de toute inquiétude et de toute angoisse, ont pu cultiver les lettres, les sciences et les beaux-arts, et développer tant soit peu leurs sentiments moraux, il leur est facile, quand ils n'ont point d'ailleurs dans la tête d'esprit de comparaison ni d'esprit d'induction, de se montrer exigeants envers leurs semblables et de déverser inhumainement et sottement sur eux tous les mépris de leur orgueil; mais dans quelles dispositions mentales opposées se trouve vis-à-vis d'eux le grand observateur de la nature, le médecin qui a su tenir compte des circonstances défavorables à leur culture intellectuelle et à leur ennoblissement moral? C'est lui seul qui peut s'expliquer les mystères de leur enveloppement, et qui peut seul les appeler à la vie de leur espèce, c'est-à-dire leur ouvrir les voies de leurs activités d'homme.

Comment voulez-vous, en effet, que, dans le sens où vous l'entendez, je sois un homme de science, d'esprit, de belles manières et de

beau langage, et en même temps un homme de haute moralité, un homme de bienveillance, de vénération, de justice, de dignité et de noble ambition, si, sous peine de ma vie, de celle de ma femme et de mes enfants, je suis incessamment obligé de me débattre contre vous-même et contre toute la nature extérieure? Mon ambition, elle est purement instinctive, elle se borne à vouloir vivre, à vouloir ne pas mourir, à sortir victorieux de tous les combats que je livre; à arracher au fleuve, à la mer, à la montagne, au désert, à la bête fauve, tout ce qui est nécessaire au soutien de mon existence. Dans les pays livrés à l'agriculture, ou exploités par l'industrie, les mêmes besoins m'assiègent et me tourmentent. Chaque jour, pendant douze ou quinze heures, j'arrose la terre de mes sueurs ou je fais mouvoir, comme un automate, les machines des fabriques, et c'est à peine si mon salaire suffit à faire face aux premières nécessités de ma vie; car partout on a faim, partout on a soif, et partout il faut payer jusques à l'air que l'on respire. Où, comment, en quel temps donner jour à mon âme et développer mon intelligence? Qui centuplera pour cet objet les forces abattues de mon corps? Gens heureux

de ce monde, soyez plus conséquents , ne demandez pas l'impossible. Avez-vous donc oublié que l'homme est le disciple de tout ce qui l'entoure ? Affranchissez-moi de ce milieu qui m'écrase, placez-moi dans le vôtre, que j'aie le temps de respirer, que je cesse de souffrir, et, s'il est temps encore, faites-moi suivre les leçons de vos grands maîtres , martelez mon cerveau comme on a martelé le vôtre ; parlez-moi de la vertu , montrez-m'en des modèles, ouvrez de grands horizons à mes grandes facultés : l'instruction et l'éducation portent leurs fruits sur toutes les têtes de l'humanité. Nourrissez mon esprit, cultivez mes sentiments , et vous verrez si je n'ai pas , comme vous, le sceau de Dieu sur mon front, et si je ne suis pas fait pour resplendir, comme vous, de toutes les richesses renfermées jusqu'ici dans ma constitution.

Voilà, Messieurs, les circonstances cruelles qui ont pesé et qui pèsent encore sur l'humanité, et qui ont retardé sa civilisation. Je dis *retardé sa civilisation* , car, en dépit de tous les obstacles, même de ceux que les hommes les plus éclairés, sous l'empire de leurs penchants inférieurs, y ont apportés et y apportent encore de nos jours , l'espèce humaine a pro-

gressé ; et à ceux qui pourraient en douter , j'apporte, toujours fidèle à ma doctrine, en témoignage de son avancement, des masses de faits que personne ne peut récuser : je veux parler des transformations qu'elle a subies depuis l'antiquité jusqu'à nos jours inclusivement. Je le demande à ses détracteurs , je le demande à tous ces individus qui s'imaginent et qui répètent partout que nous roulons incessamment dans le même cercle que nos pères. Qu'est devenue la forme sauvage , brute , instinctive de l'humanité ? Qu'est devenue la forme barbare, la forme égyptienne, la forme grecque , la forme romaine ? Qu'est devenue celle du moyen âge ? Que vont devenir, avec les chemins de fer et les bateaux à vapeur , les formes nationales actuelles , les formes françaises, anglaises , russes ou allemandes ? Tous ces modes exclusifs d'existence de chacun de ces peuples ne vont-ils pas s'effacer insensiblement ? Messieurs, nous mettons le pied sur un terrain que n'ont point foulé nos aïeux, nous marchons vers la vérité qui est une ; nous allons à l'unité des croyances religieuses , à l'unité des principes politiques , à l'unité de la morale. La solidarité s'établit dans le genre humain, nous touchons

au moment de la grande civilisation. Si je m'exprime ainsi, c'est que jusqu'à présent on s'est étrangement abusé sur le degré de cette civilisation, et que, dans l'ignorance profonde où l'on s'est trouvé du but élevé de notre existence, on a cru que le développement de l'intelligence seule suffisait à la gloire de l'humanité, et que tout était dit sur elle, pourvu qu'elle fût forte dans les lettres, la poésie, les sciences et les beaux-arts.

Permettez-moi de vous le dire, mais au point de vue que je viens de signaler, cette civilisation tant vantée, je la nie, ou du moins j'affirme qu'elle est incomplète.

Je l'ai déjà dit dans mon ouvrage sur l'*Homme animal* (1), mais dans cette circonstance encore on ne s'en est point aperçu, et cela toujours par suite de la mauvaise habitude que j'ai de ne dire de sottises à personne ; je l'ai déjà dit, un peuple n'est point civilisé parce qu'il a de l'énergie, parce qu'il goûte tous les plaisirs des sens, parce qu'il a des vertus domestiques et qu'il défend en héros son pays. Un peuple n'est point civilisé parce qu'il a de l'ambition ou qu'il court après la fortune,

(1) Un volume in-8°, chez J.-B. Baillière.

parce qu'il a de la finesse et du savoir-faire ,
parce qu'il est industriel et qu'il construit des
cabanes ou des palais , etc., etc. Toutes ces
facultés-là , toutes ces manières d'être ou
d'agir s'observent, à quelques nuances près ,
aussi bien chez les espèces inférieures que
chez nous-mêmes , et , à moins d'être totale-
ment privé d'intelligence, je ne vois pas qu'on
puisse tirer vanité de ces manifestations in-
stinctives , et qu'on puisse surtout en inférer
l'existence de la civilisation.

Un peuple n'est point civilisé non plus ,
Messieurs, ou du moins il ne l'est qu'incom-
plètement, il ne l'est que dans une partie de
son être , il n'est point civilisé parce qu'il est
intelligent , parce qu'il a dans ses rangs des
hommes de talent , parce qu'il y compte un
grand nombre de peintres , de statuaires , de
musiciens, d'orateurs, de médecins, de juris-
consultes, de physiciens, de prêtres, etc. : tous
ces individus révèlent incontestablement par
leur science, leurs écrits, leurs chefs-d'œuvre,
leurs prédications, le perfectionnement et
la puissance des facultés intellectuelles et
artistiques ; mais n'avons-nous donc qu'un
seul ordre de facultés supérieures dans la
tête ? n'avons-nous pas vu d'ailleurs tous

ces prodiges de l'esprit humain , toutes ces merveilles des arts, toutes ces conceptions du génie chez ces vieilles nations dont je vous parlais tout à l'heure, chez les Égyptiens, chez les Grecs et chez les Romains ? ne les avons-nous pas vus chez cette foule de peuples barbares, dont les chefs inhumains s'étaient partagé tous les pouvoirs et toutes les jouissances de la terre ? Eh bien ! parce que ces déprédateurs et ces égoïstes, ces Sardanapales et ces despotes nous ont laissé des pyramides, des colonnades , des temples, des aqueducs , des poèmes, des histoires, etc. ; direz-vous , lorsque l'humanité dégradée gémissait tout entière sous leur oppression, lorsque , pour la satisfaction de leurs penchants inférieurs, ils comblaient en toutes choses la mesure de la débauche, de la violence et de l'iniquité ; direz-vous qu'ils vivaient dans les plus beaux temps de la civilisation, et que rien n'est à mettre au-dessus des siècles de Périclès, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV ? Messieurs, la civilisation , telle que je la comprends et telle qu'elle doit être pour être complète, s'annonce par d'autres caractères ; et aujourd'hui que nous n'avons presque plus rien à envier aux anciens sous le rapport de la beauté des

grands monuments, de la statuaire et de la peinture, etc.; aujourd'hui que nous avons plus qu'eux le bien-être matériel, et que tout semble prédire un avenir immense à l'humanité, je persiste encore à nier la civilisation, ou du moins à dire qu'elle est incomplète. Je le répète, les beaux-arts, la science, la poésie, l'éloquence, etc., sont certainement les produits perfectionnés d'un certain nombre de facultés supérieures du cerveau; mais, par l'état d'indépendance où sont nos facultés les unes des autres, ces dernières ont pu se manifester mille et mille fois, et elles se manifestent même encore tous les jours, sans entraîner dans leur activité les autres éléments constitutifs également supérieurs de l'encéphale.

Messieurs, voyez Constantinople, examinez l'Italie, observez la Russie et toutes les autres contrées où la servitude est encore établie; visitez les principales villes et les capitales de ces empires, et vous y trouverez, comme à Thèbes, comme à Babylone, comme à Memphis, comme à Londres, comme à Paris, tout le luxe, toute la féerie et tous les prestiges de votre prétendue civilisation.

Il n'y a point de civilisation, pour moi,

dans un pays, Messieurs, quand les parties cérébrales supérieures ne sont point en activité dans l'être, en d'autres termes quand les facultés morales sont comme anéanties dans l'être; je nie la civilisation ou du moins j'affirme qu'elle est incomplète, quand l'intelligence, asservie par la bête, ne va pas s'inspirer, comme aurait dit Platon, aux sources du beau, de l'honnête et du vrai. Il n'y a point à se récrier là-dessus, la chose est incontestable: à quelque haut degré qu'un peuple soit parvenu dans les sciences, il n'est point civilisé, s'il vit dans l'idiotie morale. Les grands caractères de l'humanité tiennent aussi bien à l'excellence de ses sentiments qu'à la supériorité de ses facultés intellectuelles. L'homme est ordonné, constitué pour briller à la fois par ces deux ordres de manifestations, et il reste au-dessous des pouvoirs de sa propre nature, il est entaché d'une difformité réelle, si, en même temps qu'il éclaire de son génie ses heureux contemporains, il ne déverse pas persévéramment sur eux les trésors inépuisables de sa sensibilité, de sa bienveillance, de sa dignité, de son amour, de sa justice et de sa vénération. Les plus beaux dons de l'in-

telligence ne sont rien, je vais plus loin, les plus beaux dons de l'intelligence ne peuvent tourner qu'au préjudice de l'individu et de la société; ils sont dangereux, ils s'appliquent en dehors de leur destination, s'ils ne s'exercent pas sous la suprématie des sentiments moraux. L'intelligence, Messieurs, ne doit servir qu'à bien faire.

Il est d'autant plus important pour le sujet que nous traitons de livrer tous ces faits aux réflexions d'hommes tels que vous, qu'il existe encore aujourd'hui des savants qui confondent dans leur esprit l'intelligence et les sentiments, qui ne savent pas que ce sont des forces spéciales et tout à fait distinctes, et qui croient qu'en développant les facultés intellectuelles, ils vont par cela même et du même coup former un homme de haute moralité : funeste erreur, en vertu de laquelle on agit depuis des siècles et sans relâche sur les facultés intellectuelles, en vertu de laquelle on laisse éternellement sommeiller les sentiments moraux, et par une dernière conséquence, en vertu de laquelle, sous l'incessante activité native des penchants inférieurs, on voit de plus en plus, dans notre ordre social, des hommes

d'intelligence et d'esprit dépouillés de toute espèce de moralité, s'emparer de la direction des affaires, s'y couvrir d'infamies et braver insolemment chaque jour la morale et les lois.

Ainsi donc l'homme ne doit point rester au-dessous de lui-même. Il doit se montrer comme tous les autres êtres, sous toutes les faces de sa nature dans toute la force, dans toute la richesse, dans toute la beauté de sa création ; et si la vie de ses instincts conservateurs, quelque inférieure qu'elle soit, ne doit point être l'objet de ses dédains, s'il doit même, sous ce rapport, s'incliner avec respect devant la volonté de Dieu, il doit surtout entrer dans les voies supérieures qui lui ont été tracées. La vie de l'intelligence et la vie des sentiments moraux constituent sa vie propre. C'est là que se trouvent ses devoirs, sa noblesse, son bonheur ; c'est là que sont ses titres à la considération publique, c'est là que sont ses droits à toutes les récompenses de la terre et du ciel.

Pour imprimer à nos actions le cachet d'une haute moralité, la nature s'est montrée aussi prodigue envers nous que dans tous les autres dons de sa munificence. En effet, si nos penchants, par leur puissance et leur nombre, nous

font déjà, par eux seuls, occuper dans ce monde un échelon supérieur ; si nos sens, par leur délicatesse et leur acuité, nous mettent pour ainsi dire en contact avec toutes les choses de l'univers ; et si l'intelligence, à son tour, par la hardiesse et les profondeurs de ses conceptions, nous fait vivre dans des sphères d'activité inconnues à tous les autres êtres ; on peut affirmer aussi que les sentiments moraux, par leur ensemble, leur harmonie et leur élévation, nous ouvrent une existence qui ne peut non plus être comparée à aucune autre, puisqu'ils constituent par leurs manifestations un ordre de faits qui n'a point d'analogue dans le reste de la création.

Voyez, Messieurs, si quelque chose manque à la grandeur morale de l'humanité ; voyez si, pour l'ennoblir, il serait possible d'ajouter une faculté aux facultés qu'elle a reçues ; si tout ne lui a pas été donné par surcroît ; si un fleuron fait défaut à sa couronne.

-La bienveillance.... elle nous donne l'amour et la charité. C'est un reflet de Dieu : une fois déjà elle a sauvé le genre humain. *La vénération* nous fait remercier et bénir le créateur des mondes, en même temps qu'elle

nous fait respecter tout ce qui est respectable, la vieillesse, le talent, le génie, la vertu, les auteurs de nos jours. Le *sentiment du juste et de l'injuste* nous fait acquérir la notion du devoir. La voix de la conscience, le cri du remords, sont les expressions figurées dont on se sert pour peindre ses indéfinissables émotions, et s'il n'est pas dans toute circonstance un guide infailible, s'il nous trompe et nous dirige mal par défaut de lumières, toujours est-il qu'il nous dispose incessamment à connaître et à réparer nos torts. Le repentir est peut-être une des vertus qui honorent le plus l'humanité et une de celles qui peuvent le mieux lui servir à recouvrer sa grandeur. Le *sentiment du merveilleux* nous pose avec bonheur devant la majesté de la création ; il nous fait pressentir les gloires infinies de l'Éternel, nous élève au-dessus du monde que nous habitons, et dispose notre esprit à croire en des choses extraordinaires, étonnantes, surnaturelles. Il sert de base à la foi et fournit aux religions leur imposant prestige. La *persévérance* nous sauve de la mobilité des impressions extérieures, de l'instabilité de nos passions et donne de la teneur à notre carac-

tère. Le *désir de la gloire* nous fait rechercher par de nobles moyens l'approbation de nos semblables. L'*estime de soi* nous rend jaloux de notre dignité, et ne permet pas qu'on porte atteinte à nos droits ; c'est sur ce sentiment que doit s'asseoir un jour la liberté du monde. L'*espérance* relève nos forces abattues et embellit tout à la fois notre présent et notre avenir. L'*imitation* ! L'homme agrandit et fortifie par elle ses facultés natives et perfectionne en quelque sorte l'ouvrage de la nature ; et l'*idéauté* qui, par son instinct particulier, nous porte à rechercher la perfection en toutes choses, vient encore répandre sur tous les autres mouvements de notre âme je ne sais quel charme de délicatesse, de grâce et de pureté qui s'ajoute à tout ce que nos manifestations bien ordonnées ont par elles-mêmes d'entraînement et d'éclat.

Telles sont, Messieurs, les facultés sur lesquelles la nature a voulu faire reposer la grandeur morale de l'humanité. Telles sont les facultés fondamentales de notre âme ; telles sont les facultés dont les médecins aliénistes eux-mêmes, et tous les criminalistes réunis ne vous ont jamais entretenu, soit dans les

ouvrages qu'ils ont publiés, soit dans les cours qu'ils ont professés. Depuis quinze ans j'ai été seul à marcher dans cette voie, et voilà par conséquent, au point de vue de l'étude de la nature de l'homme, et au point de vue spécial de l'étude des aliénés et des criminels, la différence sensible qu'il y a entre leurs travaux et les miens. Et je le répéterai à ces autres dignes et bons confrères qui croient qu'en traitant de ces forces primitives de l'entendement humain, je me place tout à fait en dehors des études médicales, ces facultés sont inhérentes à notre être, à notre cerveau, comme les facultés de voir d'entendre, de toucher, sont inhérentes à nos yeux, à nos oreilles, à nos mains. Il ne faut pas, parce que le sujet que l'on traite est plus élevé, plus difficile, ou tout autre que celui qui sert habituellement de texte à nos recherches ou à nos entretiens, se mettre dans l'esprit que l'écrivain qui l'aborde vient, sous le feu d'une imagination désordonnée, nous parler de choses d'un autre monde ou qui soient sans rapport avec nos intérêts. Je n'accepte point ce reproche; je viens, au contraire, vous entretenir des choses qui importent le plus à votre existence ou

pour mieux dire qui la constituent tout entière. Le cerveau ! Mais c'est tout notre être : pourquoi donc ne pas nous efforcer de nous connaître nous-mêmes ? Que serions-nous sans ce premier des organes de l'économie ? En laissant de côté quelques points encore obscurs ou encore en litige, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Blumenbach, Serres, Humboldt, Blainville, Gall et Spurzheim, Georges Combes, Andral, Gerdy, Bouillaud, Adelon et Ferrus, mon dernier maître, et tant d'autres hommes illustres assis sur les bancs de cette Académie ne vous ont-ils pas dit ce que c'était que le cerveau ? C'est lui qui, comme instrument dont Dieu s'est servi pour établir les pouvoirs de l'espèce humaine, soulève tous vos instincts contre le poids terrible du monde extérieur, et vous en établit à la longue les possesseurs et les maîtres ; c'est lui qui, par l'activité de ses fibres antérieures, vous appelle à la vie de l'intelligence, à la culture des lettres et des beaux-arts ; c'est lui qui, par ses facultés de perception, vous met en face de toutes les merveilles de la création ; et c'est lui qui, par les sentiments moraux reliant votre tête à toutes les têtes de l'humanité, remplissant

incessamment vos âmes d'allégresse et d'amour, approche enfin de vos lèvres cette coupe de voluptés ineffables que vous avez si vainement cherchée jusqu'ici dans les plaisirs exclusifs de la matière et des sens.

Suis-je dans le positif? Suis-je dans l'absurde? Suis-je dans l'inconnu? Suis-je dans le vrai? Vous avez répondu, Messieurs, je suis dans l'expression des faits de la vie cérébrale. La nature et l'observation m'ont guidé, et je vais, en continuant à les invoquer l'une et l'autre, vous dire maintenant comment les sentiments moraux livrés à leurs seules inspirations peuvent nous conduire au ridicule, au suicide, au crime ou à la folie. Je terminerai par quelques considérations sur le parti qu'on en peut tirer dans le traitement des maladies mentales, et je m'attacherai de nouveau à faire ressortir de plus en plus le vice de ces méthodes banales, incomplètes, inflexibles, cruelles, qui, sans rapport avec la nature instinctive, intellectuelle, perceptive et morale de l'aliéné, et les influences profondes et variées du monde extérieur sur sa personne nous portent à négliger les ressources les plus précieuses et les plus directes qu'une intelligence

saine et droite puisse fournir à la thérapeutique. Le système de l'intimidation y sera réduit, je l'espère, à la faiblesse de ses conceptions et à son indignité.

Quand on a peu vécu, qu'on n'a pas lu l'histoire ou qu'on n'a point reçu de la nature un bon esprit d'observation, il doit paraître tout d'abord étonnant d'entendre dire que nos sentiments moraux, que les facultés les plus nobles de notre âme puissent nous conduire au ridicule, au suicide, au crime ou à l'aliénation mentale. Rien n'est plus vrai cependant. J'ai déjà fixé votre attention là-dessus, nos sentiments, quelque excellents qu'ils soient par eux-mêmes, sont des forces aussi aveugles que nos penchants, et ils ont besoin comme eux du contrôle et des lumières de l'intelligence pour remplir convenablement leur mandat, pour agir conformément aux vues bienveillantes et élevées de notre Créateur. Bien plus et d'ailleurs, nos facultés, quoique indépendantes les unes des autres, forment un ensemble indivis de pouvoirs; elles ne peuvent agir isolément sans briser le lien qui les unit, sans rompre l'harmonie établie par la nature entre elles toutes et sans subir

d'une manière ou d'une autre les conséquences
fâcheuses/faites aux lois de notre constitution. *Des ingé-
oties*

Vous êtes d'une école difficile à convaincre, Messieurs, et, fidèles que vous êtes aux habitudes sévères de la science, vous me demandez des faits en faveur de mon opinion. Il m'est d'autant plus facile de vous donner satisfaction à ce sujet, que vous connaissez vous-mêmes tous les faits que j'ai rassemblés dans cette intention, et qu'il ne me reste qu'à les rappeler à votre souvenir. Seulement je dois dire que tous ces faits étaient épars, isolés, que personne ne les avait rassemblés, groupés, analysés, comparés, que personne n'en avait tiré d'induction, et qu'ils étaient complètement perdus pour la science et la philosophie de la science.

Oui, vous allez par des faits vous convaincre de ce que deviennent nos plus belles facultés morales lorsqu'elles sont disjointes, lorsqu'elles ne se modifient pas l'une par l'autre, lorsqu'elles s'abandonnent sans contre-poids et en dehors de leur propre faisceau à leur activité personnelle, si je puis dire ainsi, lorsque surtout elles s'exercent sans intelligence et sans discernement,

Combien de fois, dans de pareilles circonstances, n'avez-vous pas vu la *bienveillance* perdre sa haute moralité et s'appliquer en dépit de la justice et du bon sens ? combien de fois n'avez-vous pas vu la *vénération* s'égarer dans son culte et s'incliner devant des sots ou des fripons, ou s'exalter pour son Dieu défiguré jusqu'à la frénésie du zèle jusqu'à l'oubli des plus saints devoirs de l'humanité, jusques à commettre des assassinats. Pour multiplier les faits et former plus promptement votre conviction, ai-je besoin, à l'occasion du fanatisme et des mouvements exclusifs de cette faculté, de rappeler à votre souvenir les tortures affreuses et presque inimaginables, inventées pour plaire à Dieu par l'abominable Sainte-Inquisition ? Dans cet état d'isolement des facultés morales les unes des autres, qui ne sait parmi nous, qui ne s'est convaincu que le *sentiment du juste et de l'injuste*, livré à son seul désir d'être équitable, qu'on me permette cette locution qui rend exactement ma pensée, n'a fait bien souvent autre chose que de criantes injustices ? La *fermeté*, qui donne tant de suite et de persévérance à l'action de nos autres facultés, réduite aussi

à sa propre activité, ne produit que l'entêtement de l'animal, que l'obstination de la buse ou du mulet. Il en est de même de l'*estime de soi*, lorsqu'elle n'est ni modifiée, ni éclairée, ni contre-balancée : l'esprit de critique et de domination, l'orgueil, la fierté, l'insolence, le mépris, le dédain, font place à la noblesse de ses manières et à la dignité de son langage. Le *sentiment du merveilleux* rend crédule, imbécile et superstitieux ; l'*imitation* nous fait copier de mauvais modèles et nous abaisse au niveau des baladins et des singes ; et l'*amour de la gloire*, à son tour, s'il ne prend conseil que de lui-même, s'il n'est point guidé, déterminé ou influencé par les autres qualités élevées de notre âme, ne peut que se tromper dans ses applications, dégénérer en sottise vanité, nous faire rechercher des distinctions ridicules ou futiles et nous donner les allures des porcs-épics ou des dindons. Je ne parle pas de l'*idéauté* : la boursouffure, l'emphase, le vide et le pathos, l'affectation, se substituent à la grâce, à la richesse, à la force et au bonheur de ses expressions. La poésie, Messieurs, ne peut rendre que les grandes pensées et les grands sentiments. Fournissez donc matière à

ses compositions, ouvrez carrière à votre intelligence, donnez jour à votre âme. Si vos facultés morales sont vives, profondes et chaleureuses, et vos facultés intellectuelles puissantes, si elle jouit elle-même d'une certaine énergie, les inspirations ne lui manqueront pas, car elle est toujours la muse du cœur et du génie.

Ici, Messieurs, je m'arrête un instant. Tous ces faits, dont il est facile au moindre observateur de vérifier l'exactitude, sont du plus grand intérêt pour l'étude et le traitement des affections cérébrales. Non seulement ils servent à constater le misérable état mental dans lequel nous font tomber nos différentes facultés morales, lorsqu'elles sont disjointes, lorsqu'elles s'exercent en dehors les unes des autres, qu'elles ne se donnent pas de mutuels conseils, qu'elles ne font pas sentir leurs poids respectifs dans la balance de nos déterminations, et qu'elles ne conspirent pas simultanément, en un mot, au but élevé qu'elles doivent nous faire atteindre; mais encore elles nous font connaître, j'insiste particulièrement là-dessus, la situation mentale qui précède assez ordinairement l'explosion de la manie

ou de toute autre espèce de folie ; elles en forment en quelque sorte les prodromes et en constituent quelquefois les principaux caractères : tant il vrai que la nature, en général, ne passe point brusquement d'un état à un autre, et qu'elle présente toujours à celui qui l'a bien étudiée, qui l'interroge et qui l'a bien comprise, des signes précurseurs du changement notable qui va s'opérer dans l'organisme ou qui va en bouleverser l'économie. Circonstance bien heureuse dans le malheur même et bien importante à se graver dans l'esprit, puisqu'elle peut fournir au médecin des indications propres à prévenir chez ses clients la plus terrible des maladies qui puissent frapper leur constitution.

Veillez bien considérer, Messieurs, qu'en fixant ainsi votre attention sur ces particularités de notre existence morale, je ne veux point revenir sur les changements de caractère qui surviennent assez ordinairement chez les individus qui vont être atteints d'aliénation mentale, et que j'ai signalés avec tous mes devanciers dans mon premier mémoire. Mes observations portent sur un tout autre point et donnent lieu, pour la thérapeutique, à des

conséquences tout à fait différentes. Je parle ici des facultés morales qui, ayant une trop grande énergie native ou acquise, agissent isolément dans l'encéphale, rompent l'harmonie si nécessaire à ses opérations et finissent à la longue par troubler l'intelligence, subjuguer la volonté et constituer par elles-mêmes une aliénation dont elles forment tout d'abord, comme je le disais tout à l'heure, les premiers et les principaux symptômes. C'est comme cela, c'est dans ce sens que je trouve exacte, profonde et heureuse cette locution de quelques familles qui, en amenant de temps à autre un de leurs parents aliéné à ma consultation, me disent, sans se douter de l'importance de leur document, que sa folie n'est autre chose que l'expression de son caractère primitif renforcé (1).

(1) Ces considérations, si importantes pour le traitement des affections mentales, s'appliquent aussi bien à la suractivité des penchants inférieurs, ou à la suractivité des facultés intellectuelles, qu'à celle de nos sentiments moraux. Toute force cérébrale, de quelque ordre qu'elle soit, compromet la puissance et l'harmonie de la tête humaine, si elle en absorbe ou en fait taire tous les autres pouvoirs. La grandeur de l'homme repose sur le nombre et l'ensemble, et les associations de nos différentes facultés, la nature les a mises dans le cerveau les unes à côté des autres. Comprendons ce que cela veut dire, agissons conformément à cet arrange-

Document important , en effet , puisqu'il établit une différence notable entre ce genre de délire et les autres , et que , de toutes les affections mentales , celle-ci , ainsi que l'expérience l'a cent et cent fois démontré , est la plus difficile à guérir , et en même temps la plus exposée aux rechutes . C'est surtout dans les hautes classes de la société que le traitement présente le plus de difficultés . Il est rare qu'on y mène à bien son entreprise . Quelques détails pratiques à ce sujet me paraissent avoir ici leur véritable place . Mes tristes expériences sur ce point m'ont donné de tristes convictions , et la chose est tellement arrêtée et formulée dans mon esprit , que je ne balance pas , toutes choses étant à peu près égales , d'ailleurs , dans les symptômes de l'affection cérébrale dont il est ici question chez un homme du peuple et chez un homme de grande position sociale , que je ne balance pas de prime

ment sublime , appuyons nos facultés sur nos facultés , et nous vivrons alors non comme des êtres faits de pièces et de morceaux disparates qui se contredisent eux-mêmes , et qui ne savent ni ce qu'ils font ni où ils vont , mais comme des êtres faits d'un seul bloc et qui s'avancent avec énergie , intelligence et moralité , vers le but élevé qu'il leur est donné d'atteindre .

abord à manifester mes espérances de guérison pour l'un et mes craintes sans nombre d'incurabilité pour l'autre. Malheur donc encore aujourd'hui à l'aliéné riche ou grand seigneur ! malheur à lui, car il court risque bien souvent de ne jamais recouvrer la raison. Certes, je ne veux point accuser l'impuissance de notre art. Je crois en la science médicale ; mais c'est justement parce que je sais tous les services qu'elle peut rendre, que je tiens à faire connaître à mes jeunes confrères, combien, dans de pareilles circonstances, le médecin a de mal à bien faire. Quoi qu'il en soit, le sentiment du devoir doit soutenir son courage et sa persévérance. C'est à lui de ne point se laisser gouverner. Sous peine de nuire à son malade ou de le rendre incurable, il doit prendre, vis-à-vis de la famille qui vient le confier à ses soins, une position nette, ferme et précise. Sans doute, il sera circonspect et réservé dans son pronostic ; mais qu'il sache bien qu'il n'a point de rôle à remplir, d'espérances à concevoir, si son autorité magistrale, toute noble et toute bienveillante, est un instant méconnue. Il faut que l'aliéné soit jeté dans ses bras, soit livré à sa haute direction,

soit placé sous son gouvernement paternel. Impressions sensoriales, activités des instincts, émotions sentimentales, travaux de l'intelligence, occupations manuelles, règles diététiques, emploi du temps et des facultés, toutes les prescriptions physiques, intellectuelles, morales, instinctives et perceptives, qui doivent changer du tout au tout le mode d'existence de son pauvre malade et le ramener peut-être à la raison, doivent sortir de son cerveau, de sa science, de son esprit et de son cœur. Ce n'est point un marquis, un duc et pair, un prince, un député, un homme riche, qu'il soumet à sa thérapeutique : c'est un aliéné ; c'est un être malheureux qui demanderait à grands cris, n'importe par quel moyen, sa guérison, s'il s'appartenait encore et s'il pouvait plaider sa cause ; par conséquent, c'est un être qui a droit à tous les respects, et devant lequel il n'est pas permis, par de plates condescendances ou des considérations d'argent, de compromettre les principes de l'art et la dignité de la profession.

Le médecin seul sait ce qui convient à la tête telle quelle qu'on a mise en ses mains.

S'il n'a pas la confiance pleine et entière des familles ; s'il n'est pas assez haut placé dans leur estime ; s'il n'est pas assez fort , assez indépendant , pour imposer silence à toutes les passions bonnes ou mauvaises qui s'agitent à l'entour de sa personne ; s'il ne domine pas les haines, les amours, les intérêts ou les faiblesses des parents, il est dépossédé, et son malade est perdu.

En général, on ne connaît point assez les aliénés ; on ne connaît point assez surtout les aliénés qui ne délirent que sur un petit nombre d'objets ; on ne sait pas combien, au milieu de leurs fausses conceptions, ils ont de finesse et d'esprit, d'intelligence et de bon sens, combien ils saisissent vite la position fausse du médecin, combien ils exploitent la sensibilité de leurs proches ou les vues personnelles de quelques uns d'entre eux, et combien il importe, par toutes ces considérations, de commencer par asseoir nettement leur situation vis-à-vis de l'homme instruit dont on vient réclamer l'assistance et invoquer les lumières.

Sans cette précaution préliminaire et indispensable, tout porte à faux sur l'esprit de

l'aliéné, rien ne peut être ordonné avec intelligence et réflexion, rien ne peut être appliqué avec persévérance; point d'étude grave, sérieuse et solennelle à entreprendre; point de lignes à suivre, de plans à adopter. Qui pourrait faire diversion au délire du malade? Ses sentiments, qui n'ont point de contre-poids, l'entraînent et continuent à entraîner ses idées. Presque comme un sophiste, il se sert de tous les avantages que lui donnent les divisions intestines dont il est tout à la fois la victime, le témoin et la cause, et il parvient ainsi à rendre illusoires toutes les mesures que l'on veut prendre à son égard; en un mot, il vit dans l'anarchie, et l'anarchie de sa pauvre tête s'en augmente.

Tel est, en général, Messieurs, le sort de cette classe d'aliénés, lorsqu'ils appartiennent aux rangs supérieurs de notre ordre social, et que le médecin appelé auprès de leur personne n'a pas su maintenir sa bienveillante autorité. Nous sommes beaucoup plus heureux dans nos hospices, malgré tout ce qui nous manque encore pour ne manquer de rien, et la raison en est simple. On nous amène un aliéné : nous savons ce que c'est qu'un aliéné,

nous savons par conséquent ce qu'il faut lui faire, nous le soumettons à un traitement, et nous le guérissons d'autant mieux et plus vite que nous n'avons point trouvé d'obstacles à nos volontés éclairées, que nous avons arrangé convenablement les choses externes autour de lui, et que, pendant tout le cours du traitement, nous avons pu faire, sans la moindre opposition, l'application des principes de la science et de l'humanité.

Dans tous les cas, il reste toujours au médecin qui se respecte quelque chose à faire dans un pareil malheur, c'est de protester en faveur de l'aliéné, c'est de lui rester fidèle et de faire le devoir; c'est de braver les interprétations de gens qui nous prennent pour des orfèvres, et d'insister noblement pour rester chef et maître dans la place. En général, les pères et mères, les frères et sœurs, les parents, les amis, sont, pour un aliéné, les plus mauvais conseillers du monde, et on ne saurait lui donner un plus fâcheux entourage. Leurs bons sentiments même lui portent préjudice. Ils ne savent point l'aimer ni le servir avec intelligence, et souvent ils se laissent gouverner par l'esprit de son délire. Le méde-

cin seul est son Dieu tutélaire, car la sensibilité la plus exquise ne suffit point pour traiter un malade, la science doit s'allier avec elle. A lui donc l'aliéné, à lui la direction, la lutte, le combat, les fatigues, la patience et la peine; mais à lui aussi le sentiment heureux d'avoir rempli ses obligations, à lui la guérison d'un infortuné, à lui l'honneur d'avoir montré tout ce qu'il y a de désintéressement, de courage, d'amour, de dignité et de ressources dans l'âme et l'esprit de notre bonne corporation médicale.

Si je voulais sortir de la physiologie du cerveau et entrer dans le domaine de la pathologie des affections mentales; ce serait ici le lieu de consigner les observations particulières recueillies sur ce sujet dans mon service de Bicêtre, ou extraites des ouvrages de mes confrères : vous y verriez, dans le plus grand détail, comment l'activité exclusive et continue de l'une ou de l'autre de nos facultés morales, conduit, en quelque sorte, par nuances insensibles, à l'affaiblissement du libre arbitre, à l'irrésistibilité des actions, et enfin à toutes les formes du délire. Vous y pourriez surtout contempler à loisir les terribles aber-

rations du sentiment religieux, ou encore les frayeurs, les scrupules et les minuties d'une conscience timorée devant le faux dieu qu'elle s'est représenté. Le surnaturel, le merveilleux, sous les formes et sous les visions les plus extravagantes et les plus bizarres, s'y dérouleraient également sous vos yeux, et le grandiose burlesque de l'orgueil et de la vanité n'y ferait pas non plus défaut à votre esprit d'observation; mais je renvoie à l'ouvrage *ex professo* que je vais incessamment publier, le détail de tous ces faits, dont je viens d'ailleurs de vous présenter les déductions rigoureuses, et je vais de suite indiquer les ressources que l'on peut trouver dans l'exercice et l'appel des sentiments moraux, pour le traitement intelligent de la folie.

Un seul coup d'œil rétrospectif auparavant, Messieurs, sur le terrain que j'ai parcouru; car si je fais une exception en faveur de M. Ferrus, je tiens à prouver et même à répéter que j'étudie les maladies mentales sous des rapports que mes confrères les plus illustres, qui ont d'ailleurs rendu tant de services à la science, Falret, Foville, Leuret, Parchappe, Mitivié, Baillarger, Calmeil, Trélat,

Cerise et Moreau, n'ont point envisagés dans aucun de leurs cours, ni dans aucun de leurs écrits. Voilà ce que je crois la vérité même. Mon ouvrage m'appartient, je n'ai copié personne ; bon ou mauvais , il faut qu'il retombe sur moi , mais j'ai le courage de mes convictions et je n'hésite point à le présenter comme ouvrant une ère nouvelle à la médecine mentale. Telles sont mes prétentions , et comme il m'importe beaucoup de savoir si elles sont fondées, je viens, à mes risques et périls, me soumettre au jugement de l'Académie royale de médecine. Poussé par une ambition que je crois honorable à ne rien négliger pour occuper une place quelconque dans l'esprit de mes contemporains , j'ose m'adresser à vous , Messieurs ; je veux, en prenant la liberté d'arrêter un instant votre attention sur mes compositions , en subir définitivement toutes les conséquences ; je veux que ma hardiesse soit punie ou qu'elle soit récompensée. .

Dans mon premier Mémoire, j'ai fait connaître les virtualités inférieures de l'âme humaine. J'en ai dit le nom , le nombre , les associations respectives et les influences dans la vie de chaque individu. Je les ai envisagées

sous leur véritable point de vue, c'est-à-dire comme facultés d'égoïsme et de conservation, et j'ai fait voir combien, par leur énergie native, elles pouvaient aisément nous porter au crime, au suicide ou à l'aliénation mentale, si leurs aspirations le plus naturelles ne trouvaient point leur satisfaction dans le monde extérieur, ou si nous les abandonnions sans mesure et sans frein à toutes les excitations de ce même monde extérieur. J'ai ajouté qu'elles devaient être nécessairement soumises à la suprématie de l'intelligence et des sentiments moraux, afin que le caractère de l'humanité ne s'effaçât jamais de notre constitution. Enfin, j'ai démontré, en terminant, l'indispensable nécessité pour tous les médecins qui veulent s'occuper des aliénés ou des criminels, d'étudier à fond cette première assise de l'entendement humain, et je n'ai pas craint d'affirmer, je le redis encore, que mes devanciers et mes contemporains n'avaient rien écrit sur cette partie élémentaire et fondamentale de la science, et que par conséquent mes travaux avaient non seulement sur les leurs le mérite, si c'en est un, de la dissemblance et de la nouveauté, mais qu'ils

pouvaient seuls fournir une base positive au traitement de la folie, puisqu'ils reposent sur la nature invariable de l'homme considéré dans ses rapports éternels avec le milieu qui l'environne.

Sous le rapport des sentiments moraux, je viens de suivre la même marche ; j'ai voulu également aller au fond des choses , et indiquer, comme pour les penchants inférieurs, le nom, le nombre, les associations, le but des facultés morales qui constituent par leur ensemble la seconde face de l'entendement humain, et en même temps mettre en relief le caractère auguste et supérieur qu'elles impriment à l'humanité, lorsqu'elles ne rompent point l'harmonie de leur systématisation. J'ai fait ressortir ensuite les travers et les ridicules qui sont la conséquence de leur disjonction ou de leur aveuglement , afin de faire saisir tout d'abord un des nombreux chaînons qui conduisent à la folie ; puis, tenant toujours, autant qu'il a été en moi, mes lecteurs attentifs, je me suis appliqué à les convaincre du danger qu'il y a à laisser prendre une activité exclusive et trop forte à nos meilleurs sentiments , par le tableau de plusieurs personnes

qui, sous l'empire d'une bienveillance outrée, par exemple, ou d'une religiosité frénétique, ou d'une conscience susceptible par-delà tout excès, ou d'un orgueil incommensurable, ou de toute autre force morale surexcitée, ont fini par jeter la perturbation dans tout ou partie de leur encéphale.

Disons un mot maintenant sur les ressources que peuvent nous offrir les sentiments moraux dans le traitement de l'aliénation mentale; et dans un sujet si longtemps obscurci par la métaphysique des écoles, apportons, autant qu'il nous est possible, ce sens droit et cet esprit d'ordre et d'induction qui, introduits dans les autres branches des connaissances humaines, en ont si heureusement hâté les progrès.

Le moment est venu, Messieurs, de faire rentrer le cerveau dans les lois générales et toutes simples de l'économie. C'est un organe comme un autre. Comme un autre, il fonctionne bien ou mal; comme un autre, il devient malade, et comme un autre, il guérit, il revient à son état normal. Eh bien, en dehors de ces modifications particulières et profondes de toute la constitution désignées dans la science sous le nom de choléra, de fièvre

jaune, de peste et de typhus qui, dans mon opinion, demandent pour leur traitement qu'on aille toucher à la fois et toucher fortement tous les grands appareils de l'économie, en général, que faisons-nous en médecine ? Nous suivons les indications fournies par la nature elle-même, nous saisissons les symptômes qui nous décèlent la souffrance et le trouble de tel et tel viscère, ou de tel et tel appareil ; nous nous appliquons à rechercher sous quelle influence, sous quelle cause la maladie s'est montrée ; et appuyés sur ces premiers documents, nous faisons d'autant mieux face à chaque indication qu'en raison de la merveilleuse adaptation de tout notre être avec les objets extérieurs, nous tenons en main tous les dictames imaginables, et que nous pouvons par là nous rendre aisément et bientôt les maîtres de l'affection. Pourquoi donc alors, si nous parvenons avec tant de facilité à modifier toutes les parties du corps humain, quelles qu'elles soient, l'estomac, les intestins, le foie, le cœur, les reins, les poumons, etc. ; pourquoi, dis-je, ne trouverions-nous pas aussi des modificateurs énergiques et prompts pour le cerveau ? Nous pouvons bien soustraire

les premiers à leurs excitants naturels ; nous pouvons bien, directement ou indirectement, les mettre en contact, si je puis ainsi dire, avec des substances qui les reposent et les calment, ou qui en changent le rythme et l'action, et les ramènent à la santé ; pourquoi ne pourrions-nous pas aussi, je le répète, atteindre le cerveau et régulariser ses pouvoirs ? Quoi ! cet organe, par lequel nous possédons la première des existences ; cet organe qui nous donne tant d'amour, qui nous attache si fortement à la femme de notre choix, à nos enfants, à nos amis, à notre pays, à l'humanité tout entière ; cet organe, auquel nous devons tout ce que nous sommes, notre courage, notre ambition, notre industrie, notre activité, nos instincts de prudence, de tact et de convoitise ; cet organe qui nous anime de sentiments si purs et si généreux, qui nous rapproche par l'intelligence de l'intelligence supérieure, qui n'a pas une fibre qui ne soit calculée pour les rapports de l'homme avec ce vaste univers ; cet organe, lorsqu'il est malade, lorsqu'il a dépassé la mesure de ses forces, lorsqu'il a souffert par excès ou par défaut d'activité, lorsque les penchants dont

il est la source sont entraînés trop loin par leurs propres incitations ou par les excitations répétées ou trop vives du monde extérieur, cet organe ferait exception aux autres organes ! on ne pourrait parvenir à apaiser son effervescence ! Lui, si impressionnable et attaquant par tant de points à la fois, échapperait à la puissance de notre art !

Lorsque les sentiments moraux, dont il est également la condition matérielle, ont été péniblement froissés ou remplis d'une joie vive et inattendue, ou surexcités par quelque autre cause, et qu'ils ont à leur tour apporté le désordre et le trouble dans l'encéphale, il n'y aurait pas non plus possibilité, par des moyens tout simples et tout naturels, de changer cet état de choses, et de rendre l'homme au bonheur et à la raison !

Lorsqu'enfin, sous la fatigue des préoccupations mentales, ou par suite d'études trop prolongées, d'une tension trop continue de l'intelligence, cet organe aura aussi dérangé l'harmonie de ses fonctions, il ne faudra pas moins d'autre part encore renoncer à ramener ses mouvements à leur ordre habituel ! Non, Messieurs, le cerveau est comme un autre organe, il subit l'influence des lois

générales de l'économie, toutes ses surfaces sont à découvert. Le monde extérieur, pour lui surtout, est riche en modificateurs, et plus on entrera dans la voie que j'ouvre aujourd'hui, plus on verra s'étendre et se multiplier les ressources de la thérapeutique.

Dans notre constitution telle quelle, tout ce qui fait du mal peut faire du bien, tout ce qui fait du bien peut faire du mal; tout dépend de la manière dont on conduit sa vie, dont on sait se servir des choses de la terre. Étudiez l'homme dans l'essence même de son organisation, dans ses forces fondamentales; que vos analyses soient exactes, profondes et complètes, étudiez-le dans ses rapports intimes avec la nature entière, suivez-le dans tous les mouvements qu'il se donne au milieu de la fièvre sociale; voyez ce que produisent sur lui les personnes et les choses qui l'entourent, et dites-moi, par conséquent, si, d'après les passions, les affections, les plaisirs, les chagrins, les douleurs, les mille et une choses qui remuent si persévéramment, si cruellement ou si délicieusement son cerveau, dites-moi, si vous possédez dans l'économie un organe qui offre autant de prise à l'action.

des objets extérieurs, qui soit plus facile et plus prompt à recevoir toute espèce d'impressions, et qui soit par cela même mieux disposé à passer d'une modification quelconque à une autre modification.

- Voilà où conduit la science de la nature de l'homme largement envisagée. Soit que, par suite d'agitations trop violentes ou trop exclusives ou de chagrins trop cuisants, nous tombions dans l'indolence et le découragement; soit que nous soyons entraînés dans le crime, soit que nous devenions aliénés; il ne faut point désespérer, comme je le disais au commencement de ce mémoire, de ramener l'ordre, le bonheur et la santé dans l'économie. Il n'y a point de situation, tant grave qu'elle soit, qui ne puisse être dominée, qui ne puisse être adoucie, qui ne puisse être changée. Il n'y a point d'état mental, quel qu'il soit, qui puisse se soustraire à nos agents d'action. Il n'y a point de tête immodifiable pour celui qui peut faire peser sur elle le poids de l'univers. Je vous le disais, au commencement de ce mémoire, en vous parlant des souffrances et des malheurs de l'humanité, Messieurs; mais mon idée a pu paraître obscure ou enve-

loppée à quelques bons esprits ; maintenant on en sentira peut-être mieux la justesse et la profondeur ; je vous le disais, le monde extérieur est comme la main de Dieu, il peut guérir toutes les blessures qu'il fait.

Les faits nombreux dont je vous ai présenté la substance dans mon premier mémoire et dans celui que j'ai l'honneur de lire en ce moment devant vous, ont pu vous démontrer qu'en dehors des transmissions héréditaires, l'aliénation mentale reconnaissait, en général, pour cause la douloureuse situation de l'homme dans le monde extérieur ; qu'on devait l'attribuer bien souvent aux cruelles épreuves de sa sensibilité, et que dans un assez grand nombre de circonstances aussi, elle était la conséquence de notre mode exclusif et incomplet d'existence, de l'oubli ou de l'ignorance de nos devoirs, du silence ou de la sujétion de nos sentiments moraux, de l'entraînement de nos passions inférieures et de toutes les réactions sourdes ou violentes que soulèvent à l'entour de nous ces infractions faites aux lois de notre nature élevée. Messieurs, l'homme ne trouvera jamais la tranquillité, ni le bonheur sur la terre ; il sera mal à l'aise, il souff-

frira, il deviendra suicide, criminel ou aliéné, tant qu'il s'agitiera comme une brute ou qu'il vivra comme un méchant. Chaque être, pour être heureux ici-bas, doit vivre dans l'ordre de sa constitution.

Voilà ce que l'humanité, malgré tous ses écarts, a confusément senti et entrevu dans tous les temps. Voilà, malgré tous les mépris qu'elle en a faits dans la pratique, ce qui a donné tant de crédit à la parole des philosophes, des moralistes et de toutes les autres nobles intelligences qui ont voulu les rappeler à sa vie propre et supérieure. Voilà, avec les oppositions de la nature même, ce qui a mis obstacle au débordement du mal ; et ce sont ces mêmes vérités, si longtemps dédaignées, qui doivent aujourd'hui fournir aux médecins des aliénés et des criminels les indications les plus précieuses pour la thérapeutique des uns et pour la haute direction des autres (1).

(1) C'est à dessein que je n'ai point, jusqu'à présent, parlé dans ces deux mémoires des causes physiques de la folie, sur lesquelles j'ai d'ailleurs publié, tout jeune encore, un travail qui a été couronné au concours ouvert à l'hospice de la Salpêtrière, par mon vénérable et grand maître Esquirol ; d'une part, parce que ces causes sont peu nombreuses comparativement à celles dont je

Je n'insisterais pas sur la nécessité qu'il y a pour le traitement intelligent de la folie de déverser sur ceux qui en sont atteints tous les trésors de l'âme humaine, si je n'avais à combattre, sous ce rapport, une foule de préjugés, et si je ne croyais servir puissamment les intérêts de ces malheureux. Certes, je ne connais pas de malades qui puissent inspirer plus de respect et de pitié, et qui puissent plus vivement éveiller toutes les sympathies. Ces têtes meurtries, fatiguées, désordonnées, surexcitées, énervées ou perdues, ont incontestablement besoin de trouver à l'entour d'elles des intelligences profondes qui les comprennent et des âmes chaleureuses qui les plaignent, qui les aiment et qui se donnent à elles pour les guérir; mais il ne s'agit pas seulement ici, comme le pourraient croire quelques savants critiques auxquels on est obligé de tout dire, de faire acte de sensibilité, de faire des choses de sentiment, quoiqu'il y ait obligation sacrée de ne point s'en

viens de vous entretenir, et d'une autre part, parce qu'elles doivent apporter dans le traitement des affections mentales qu'elles ont provoquées, des modifications aux vues générales dont nous demandons ici l'application particulière.

affranchir ; il s'agit d'être médecin , et par conséquent de prendre l'homme tel qu'il est ordonné par la nature, et de ne négliger aucune des surfaces à l'aide desquelles on puisse pénétrer dans son âme et en modifier les mouvements.

Malgré la lenteur avec laquelle s'effectue l'évolution morale de l'humanité, on ne peut dire que les sentiments supérieurs ne fassent pas sentir leur influence parmi nous. Ils servent de base aux plaidoiries éloquentes de tous les hommes qui veulent faire avancer les temps promis à l'humanité ; ils contraignent les hypocrites les plus audacieux à se servir au moins de leur prestige et de leur noble langage pour commettre avec plus d'impunité leurs vols et toutes leurs autres infamies. Ils empêchent le retour de ces abominations inouïes, dont l'histoire de nos malheureux pères est remplie, et ils placent tous les hommes puissants de notre ordre social dans la nécessité de légitimer, aux yeux de la conscience et de la raison, les déterminations qu'ils veulent prendre. On peut le dire, Messieurs, si la barbarie a longtemps pesé sur la civilisation, à son tour la civilisation pèse sur-

la barbarie, et les volontés personnelles, égoïstes, brutales des plus fameux despotes, sont maintenant chaque jour obligées de fléchir devant l'autorité des sentiments moraux. Le vieil homme, je le sais, n'a point totalement disparu de la terre; nos sentiments moraux ne possèdent point encore l'autorité qui leur est due, on méconnaît leur voix, on n'en suit pas les inspirations généreuses; mais quoiqu'ils soient souvent empêchés dans leurs manifestations, *ils sont* et ils figurent ostensiblement néanmoins dans la vie des individus et des peuples. S'ils sont bien ordonnés, ils donnent lieu à des actions sublimes; s'ils le sont mal, ils nous rendent ridicules et stupides ou criminels; s'ils s'exercent dans l'ordre et l'harmonie de leur nature, ils atteignent leur but élevé de destination, et nous font éprouver les plus ineffables voluptés; s'ils sont douloureusement affectés ou surexcités exclusivement, ou faussés dans leurs applications, ils conduisent au suicide ou à l'aliénation mentale. Dans toute hypothèse et dans tous les cas, et dans quelque situation qu'ils nous mettent, comme vous le voyez, Messieurs, *ils sont*. Eux aussi ont leur part et leur rôle dans

l'existence humaine, et du fond de ma conscience et de toutes les forces de l'intelligence que j'ai acquise ou qui m'a été donnée, je proteste contre tout homme, quel qu'il soit, qui sera assez osé pour venir dorénavant se placer devant les aliénés ou les criminels, sans avoir pris connaissance exacte du nom, du nombre, des influences et des associations respectives de ces différentes facultés. Nous devons en tenir compte et pour nos semblables et pour nous, non pas seulement à titre d'hommes sensibles, mais à titre d'hommes intelligents qui ne peuvent se permettre d'agir comme s'ils avaient rayé du catalogue des forces vives de notre constitution, celles-là justement qui donnent à cette même constitution sa nature propre, c'est-à-dire le caractère auguste de l'humanité. Que vous en semble ?

L'homme qui ne sait point ces choses-là ne sait pas ce que c'est que l'homme, et soit comme magistrat, soit comme administrateur principal des bagnes ou des hospices consacrés au traitement des affections mentales, soit comme médecin ou comme législateur, il ne possède aucun des éléments scientifiques nécessaires à l'accomplissement de ses fonc-

tions. Il n'est point à la hauteur de sa position. Le traitement des aliénés ; et la réforme des criminels , questions toutes capitales et toutes à l'ordre du jour, exigent, pour être élucidées, une connaissance approfondie de la nature humaine.

Qu'on veuille bien , Messieurs , me pardonner l'illusion que je puis me faire sur la valeur de mon travail ; mais, d'après cette exposition de principes , tout à la fois si simples , si lumineux , si remplis d'humanité et si heureux dans leurs applications , ai-je besoin de m'élever contre le *système dit de l'intimidation* que nous a légué la barbarie des vieux siècles, et que Pinel et Esquirol avaient fait disparaître de Bicêtre et de la Salpêtrière ? Ai-je besoin de m'élever contre les paroles de quelques médecins allemands et français qui , dans leurs ouvrages et leurs leçons cliniques n'ont cessé de répéter à leurs élèves : Rappelez-vous que près d'un aliéné vous n'êtes pas hommes , mais que vous êtes médecins. Qu'est - ce que cela signifie, et qu'est-ce donc qu'un médecin ? Ne plus être homme, mais c'est abdiquer la plus noble des prérogatives, c'est renoncer à l'intelligence,

c'est renoncer aux sentiments moraux ; c'est se placer en dehors de soi-même, de ce qui constitue l'humanité ; c'est renoncer à tout ce qui nous donne le droit d'agir sur la nature et sur nos semblables. Si vous faites taire en vous les cris de l'âme humaine, comment pourrez-vous comprendre, comment pourrez-vous traiter l'homme aliéné ou criminel ? comment ferez-vous pour les aborder l'un ou l'autre, pour leur parler, les modifier, les guérir, les ramener à la raison ou à la vertu ? Quelle singulière idée que de vouloir vous scinder ainsi vous-même, que de vouloir rompre et briser l'indivisible faisceau de vos forces cérébrales ; que de ne vouloir employer auprès d'une tête humaine qui s'est troublée, tantôt sous les désordres et l'activité de ses penchants, tantôt sous la passion de ses sentiments, tantôt enfin sous la fatigue de son intelligence, et quelquefois aussi sous l'influence de toutes ces causes réunies, quelle singulière idée que de ne vouloir employer auprès d'elle qu'une partie des ressources de votre puissante organisation ! Pourquoi, suivant l'occurrence, ne pas disposer de toutes les forces qui sont en vous ? Ne savez-vous pas d'ailleurs, ou faut-il

que je vous l'apprenne et que je l'imprime en caractères italiques, que nos facultés ne se ressemblent pas, qu'elles peuvent et qu'elles sont souvent simultanément dérangées dans l'aliénation mentale, et que pour les atteindre toutes, il faut puiser en soi et dans le monde extérieur des moyens d'action calculés sur elles-mêmes, sur leur nature particulière, et sur leur sensibilité propre? Si j'osais me servir de cette expression, je dirais qu'elles ont chacune et qu'elles entendent chacune un langage différent. Les penchants parlent et répondent aux penchants, les sentiments parlent et répondent aux sentiments, les facultés intellectuelles parlent et répondent aux facultés intellectuelles. Ce qui modifie les penchants n'agit point sur les sentiments; ce qui remue les sentiments n'a point d'effet sur l'intelligence, et ce qui met en jeu l'intelligence n'affecte ni les penchants, ni les sentiments. Ce sont dans le cerveau, dans l'instrument de l'âme, des cordes tout à fait différentes les unes des autres, et elles ne vibrent que sous la main qui sait et qui va les toucher. Ici c'est la même loi que pour nos sens extérieurs. La lumière ne porte point sur l'ouïe, le bruit n'ébranle

point l'odorat, les parfums ne font rien sur le toucher, et les saveurs n'impressionnent que le goût. Est-on venu d'ailleurs livrer à vos soins, à votre intelligence, à votre humanité un animal, une brute, un être qui soit mort aux facultés supérieures qu'il a reçues de son créateur? N'est-ce pas un homme qui vient ou pour lequel on vient implorer vos secours. Pourquoi donc n'aller à lui, ne l'émouvoir, ne l'attaquer que par l'opposition, la violence, les grossièretés, les coups, l'injure, la ruse et la terreur? Ne voyez-vous pas que vous vous transformez en bêtes, que vous ne vous adressez qu'à la bête, que vous ne parlez ni à l'âme, ni à l'intelligence, et qu'en conséquence vous ne faites rien, mais absolument rien de ce qu'il faut faire pour remettre l'homme en possession de lui-même et de son monde extérieur. Honte, honte à l'homme qui se fait animal et qui traite un homme en animal!

D'où vient que vous ne cherchez point à modifier cet aliéné ou ce criminel par les hautes facultés qui sont en lui et par les hautes facultés qui sont en vous? Laissez là les exceptions, notre espèce ne se compose point de monstruosité. Arrivez aux faits généraux.

Pourquoi faites-vous défaut à vous-même et à vos semblables? Pourquoi manquez-vous au respect que vous devez au malheur, que vous devez à toute tête humaine abattue par le délire ou humiliée par ses crimes? Une fois pour toutes, étudiez donc la nature humaine dans la multiplicité, l'ensemble et l'harmonie de ses pouvoirs. Pourquoi cette médecine inintelligente, immorale et indigne de notre temps? Dans la folie, je viens de vous le dire, n'y a-t-il pas presque toujours tout à la fois trouble dans l'intelligence, désordre dans les penchants, perversion ou surexcitation dans les sentiments et illusion ou hallucination dans les sens? Qui peut alors légitimer la thérapeutique étroite et sauvage que vous établissez sur un seul ordre d'idées, et d'idées tout à fait fausses et d'idées tout à fait basses? Pourquoi ne vous adressez-vous qu'aux penchants inférieurs, et encore ne vous adressez-vous à eux que pour les froisser de la manière la plus pénible? Qui peut vous empêcher de prendre tout l'être humain en considération, sans faire abstraction des penchants, de tenir le langage des sentiments, de frapper les facultés intellectuelles par les facultés intellectuelles elles-

mêmes, et d'agir en raison des facultés élevées dont, pour la guérison complète du malade, pour son avenir et son bonheur, vous devez surtout vous attacher à rétablir l'empire?

Ainsi donc chez les aliénés et chez les criminels, si ce n'est pour calmer la souffrance des instincts, pour en apaiser la fougue et la violence, pour les consoler de leurs mécomptes, pour leur préparer des satisfactions naturelles et raisonnables, pour leur ouvrir un monde meilleur, pour en modifier l'expression et en régler l'emploi, vous ne devez pas toucher à ces virtualités inférieures de notre âme.

Je le dis sans crainte d'être démenti par les faits, car rien n'est plus fort que la nature, et les pouvoirs de l'humanité ne s'aliènent point complètement. Ces impressions brutales, ces émotions barbares contre lesquelles je m'élève de toutes les puissances de mon âme, ne peuvent qu'amener et n'amènent jamais que les plus fâcheux résultats. Jusqu'à la mort, un homme reste toujours homme, et chez le malheureux qui a perdu la raison, comme chez le plus grand scélérat, comme chez l'être qui paraît le plus dépravé, il reste toujours quel-

que chose de nous-mêmes. Notre caractère est indélébile et sacré ; quel que soit donc le désordre d'esprit d'un aliéné, la subversion de ses penchants, le nombre de ses hallucinations, la surexcitation de ses facultés morales, il ne faut pas croire que le sentiment au moins instinctif de ses droits ait totalement disparu, et qu'il soit par son intelligence indifférent aux procédés dont on use à son égard. Non ; et si ses préoccupations profondes, exclusives, continuelles, ou son agitation, l'empêchent de se fixer, de se poser, de s'arrêter un instant devant les impressions extérieures, devant les personnes et les choses et de s'harmoniser avec elles, il n'en sent pas moins vivement le contact agréable ou pénible. Seulement tout s'est passé au-dedans de lui-même ; mais il souffre, mais il jouit tout aussi bien qu'un autre homme, suivant qu'on le place sur des épines ou des roses, suivant qu'on le traite avec violence et dureté, ou avec respect, patience et bonté. Qu'il ait le bonheur de guérir, et vous verrez alors, Messieurs, en l'interrogeant, que sa mémoire est fidèle, que rien ne lui est échappé, que tout a porté coup sur lui, que vous n'avez pas eu affaire à un cadavre,

à un être sans nom et sans caractère, et que rien ne pouvait, ni ne devait vous dispenser de rester non pas seulement médecin, mais homme à son égard.

Et toutes ces choses sont tellement incontestables, car je suis un homme véridique, que si vous violez envers lui les lois de la nature, celles de l'intelligence et de l'humanité, vous verrez par instants toutes les forces de son être se soulever confusément et comme par éclairs de raison contre tous vos moyens d'intimidation. Vous verrez les évasions, les tentatives de suicide, l'incurabilité, la mort même se multiplier dans votre service médical et venir protester en faveur de la nature de l'homme méconnue, asservie et outragée dans sa plus respectable infortune.

En résumé :

Les sentiments moraux ; leur nom, leur nombre, leurs influences diverses, leurs associations respectives.

— Caractère auguste qu'ils impriment à l'humanité lorsqu'ils sont ordonnés suivant les lois de la nature.

— Écarts, ridicules, crimes, suicides, aliénations mentales, dans lesquels ils nous en-

trainent lorsqu'ils ne se prêtent pas un mutuel appui ou qu'ils ne s'emploient pas sous le contrôle de l'intelligence.

— Parti qu'on en peut tirer pour le traitement des aliénés et la réforme des criminels.

— Funestes résultats de leur inactivité.

— Inintelligence et dangers de l'intimidation.

En rappelant, d'autre part, à votre souvenir, Messieurs, mes considérations analytiques sur les penchants inférieurs, voilà en quelques lignes le travail tout nouveau dans la médecine mentale que je viens de terminer, et que j'apporte à mes confrères et à toutes les têtes d'élite qui veulent s'occuper en connaissance de cause des aliénés et des infracteurs des nos lois. Si j'y comprends les facultés intellectuelles dont je vais maintenant vous entretenir, voilà l'assise invariable, le thème positif, le sujet, la matière, le point de départ intelligent de tous les travaux, de tous les efforts que l'on voudra faire en faveur de ces deux classes d'infortunés.

Il est impossible, dans le traitement des maladies mentales, de continuer plus long-

temps à ne point compter l'homme et sa nature individuelle pour quelque chose.

Que d'inconséquences chez les hommes les plus distingués d'ailleurs par leurs lumières. Jugez-en vous-mêmes. Vous vous placez pour la culture des végétaux et pour l'éducation de vos animaux domestiques en face de chaque espèce et de chaque être, et vous notez avec soin la différence des milieux au sein desquels leurs développements s'accomplissent, et par le fait ensuite de votre excellent esprit d'observation, et de votre obéissance raisonnée aux lois qui les régissent les uns les autres, vous arrivez jusques à perfectionner les œuvres mêmes de l'Éternel. Eh bien, pourquoi quittez-vous les sentiers battus de l'histoire naturelle? Pourquoi ne vous placez-vous pas également devant l'homme, et ne sortez-vous pas de l'esprit étroit des systèmes? Pourquoi ne cherchez-vous pas à connaître toutes les forces, les forces de différents ordres déposées dans l'entendement humain? Si vous voulez remuer l'homme de fond en comble, dans ses entrailles, dans l'essence même de sa constitution, dans tout son cerveau, et parvenir à le modifier profondément dans sa nature, je le

dirai mille et mille fois, il est indispensable auparavant que vous en ayez fait l'analyse. Il faut avoir anatomisé son âme, il ne faut pas qu'une seule surface sensible de son être échappe à votre action. Voyez donc ce que comporte son organisation, et agissez en conséquence ; pour aller à lui, le toucher, l'ébranler, l'émotionner, le ramener à son état normal, à la raison ou à la vertu, vous avez mille moyens à votre disposition. Allez à lui par ses sens extérieurs, par ses instincts de conservation, par ses sentiments supérieurs, par ses facultés intellectuelles ; allez à lui par ses besoins, ses faiblesses, ses grandeurs, par tout ce qui peut vous donner prise sur son corps, son esprit et son cœur. Vous avez avec avantage combattu les premiers symptômes du mal ! le calme renaît dans l'économie ! Rien de mieux. Qu'attendez-vous pour agir, pour achever votre œuvre, pour rétablir l'harmonie dans ses fonctions cérébrales ? N'est-il pas prêt à recevoir toute espèce de modification ? Impressionnez-le donc, traitez-le avec énergie, avec intelligence, avec respect et bonté. Puisez à pleines mains dans le monde extérieur. C'est là que se trouve la grande officine du grand

médecin de l'homme. Changez l'ordre de ses rapports, vous changerez ainsi l'ordre de ses idées. Créez-lui, s'il est possible, une existence nouvelle; ne revenez point sur son passé, faites mieux, faites-lui-en perdre la mémoire; assujettissez-le à des exercices gymnastiques ou à des travaux manuels; modifiez son régime alimentaire; sachez régler l'emploi de son temps et de ses facultés; et, riches comme vous l'êtes de toutes les ressources que je viens de vous énumérer et de vous faire connaître, vous deviendrez bientôt les maîtres de sa personne, vous le guérirez de ses plaies, vous le laverez de ses souillures, vous lui ferez recouvrer son intelligence, et, à quelque titre que vous lui ayez prodigué vos soins, aliéné ou criminel, vous le rendrez au bonheur, à la vie, à l'excellence de sa nature et à la supériorité de ses attributs.

Maintenant, Messieurs, pour compléter mon ouvrage sur le traitement intelligent de la folie, il me reste à envisager avec vous la troisième face de l'entendement humain, je veux parler de nos facultés intellectuelles proprement dites. Que de choses vagues et insignifiantes n'a-t-on pas écrites sur l'intelligence

et la raison ! Que de ténèbres , que de faux systèmes , que de galimatias , et combien il importe encore ici pour le sujet qui nous occupe de porter le flambeau de l'analyse dans ce dédale d'opinions contradictoires !

Toujours désireux de marquer la différence qu'il y a entre les travaux de mes confrères , les médecins aliénistes , et les miens , je viendrai par conséquent vous dire ce qu'ils n'ont point dit dans les excellents ouvrages qu'ils ont d'ailleurs publiés sur les maladies mentales. Je viendrai dire et prouver que l'intelligence se compose de plusieurs espèces d'intelligences , si je puis m'exprimer ainsi , et démontrer , comme je l'ai fait pour les penchants et les sentiments , la nécessité d'en connaître le nom , le nombre , les associations et les influences respectives. Nous ne pouvons pas ne pas accepter les choses établies par la nature elle-même. Eh bien ! de même que la vie sensoriale complète ressort de l'exercice et de l'emploi de tous nos sens réunis , de même que la vie animale , brute , instinctive de l'être est représentée par l'activité combinée de nos virtualités inférieures ; de même encore que la moralité de la tête humaine se forme et

s'appuie sur un ensemble de facultés supérieures, de même aussi l'intelligence n'est point une; ici encore c'est un faisceau de pouvoirs congénères et harmoniques, et pour briller de tout son éclat elle a besoin du concours et de l'agglomération d'eux tous.

Vous le concevez, Messieurs, j'attache du prix à ces idées, car elles débrouillent le chaos de l'ancienne métaphysique et elles lui substituent une science toute simple, toute positive et tout entière fondée sur l'observation des choses invariables créées par la nature elle-même. Pour le traitement des aliénés et la réforme des criminels, on en sent la haute importance; car, indépendamment de ce que nos différentes facultés, en raison de leur nature spéciale, de leurs fonctions particulières et de leur mode exclusif de sensibilité, ne peuvent être indifféremment mises en jeu par les mêmes objets extérieurs, et qu'il est indispensable d'en bien étudier et d'en bien connaître les excitants naturels, les modificateurs propres, il importe surtout de rechercher avec le plus grand soin quelles sont celles qui ont commencé par se troubler dans l'encéphale. Point de vue culminant qui

manquait à nos prédécesseurs, ou du moins qui était incomplet et obscur pour la plupart d'entre eux, puisque, dans l'état où était la science à leur époque, ils n'avaient pu faire le dénombrement des facultés instinctives, morales, intellectuelles et perceptives qui forment, par leur ensemble, le groupe harmonieux des forces de l'entendement humain.

Comme vous le voyez, Messieurs, l'analyse de mon ouvrage est facile, et je viens de la mettre sous vos yeux. La marche que j'ai suivie est simple et naturelle, c'est celle de l'observation. Ma doctrine a pour objet et pour résultat de réhabiliter le savoir et l'étude, de rendre accessible à tous les esprits capables et laborieux, sans distinction, la science et la pratique des maladies mentales. Pour être médecin d'aliénés, il ne suffit donc pas, comme l'a dit un de mes confrères, au milieu de vous, d'avoir de soudaines illuminations, de s'inspirer au lit du malade, de se conduire en artiste ou en homme supérieur, etc. Les grands hommes en tout genre sont rares, chez les médecins comme dans toutes les autres classes de la société; et d'ailleurs, qu'on en soit bien convaincu, les

grands hommes ne sont grands que parce qu'ils s'appliquent avec leurs grands moyens à observer profondément la nature, et qu'ils la prennent en tout point pour guide dans leurs plus sublimes inspirations.

L'homme fort, l'homme vraiment intelligent, véritablement supérieur est celui qui se pose le mieux devant elle, qui la copie, qui l'analyse, qui l'interroge, qui s'ingénie dans tous les sens pour la connaître, et qui, toujours appuyé sur elle-même, l'étudiant chez tous ses semblables et dans sa propre personne, parvient à suivre tous ses mouvements, à lui dérober tous ses secrets et à s'emparer de sa puissance.



189 201539









